

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

29477

5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 19.

Vendredi, 21 Avril, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

—ET—

- DEMANDEZ -

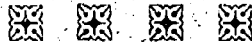
DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — — { 2 LOTS DE }
\$50. — — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 21 AVRIL, 1893.

No. 19.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit
715, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

Et pourquoi haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations ! mot pompeux pour dire barbarie !
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez vos drapeaux ; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas !

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières
Qui bornent l'héritage entre l'humanité ;
Les bornes des esprits sont les seules frontières.
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis.
Chacun est du climat de son intelligence ;
Je suis concitoyen de toute âme qui pense ;
La vérité est mon pays.

A. DE L.

J'apprends avec un vif chagrin que M. Tardivel vient de subir une commotion des plus violentes à l'encéphale. On ignore les causes de cette commotion imprévue. Je tiendrai chaque semaine les lecteurs de l'*Opinion Publique* au courant des phases de cette maladie, que je déplore de tout mon cœur.

Quelle étroitesse d'esprit il faut avoir pour croire que c'est en réduisant les salaires des employés civiques que l'on va accomplir une amélioration dans les finances de la cité ! Les salaires payés ne représentent pas un sou de plus que la valeur des services rendus par ceux qui les retirent. Et c'est une injustice criante de songer à cette économie de bouts de chandelle.

“L'échevin Préfontaine prétend que les avocats de la corporation ont le droit et le devoir d'encaisser leurs honoraires dans les causes qu'ils gagnent, mais il a oublié de dire si le barreau autorise ses membres à travailler à salaire.”

La *Presse* aurait pu ajouter que les registrateurs, les shérifs et les protonotaires ne peuvent à la fois tenir

une position officielle et exercer leur profession ; que cela n'est pas juste et que, même à défaut du barreau, la cité devrait appliquer la même règle à ses officiers permanents.

L'élection de Vaudreuil ne m'a pas surpris. Les élections ne se font pas dans ce pays avec des prières et une bonne cause. Il faut du travail, de l'organisation, de la direction pendant la lutte, et des attentions à ceux qui sont toujours prêts à se sacrifier pour le parti. Les libéraux peuvent être fiers de ce triomphe éclatant. Les conservateurs n'en doivent pas être trop fâchés, car le résultat les fait réfléchir et constitue une leçon dont ils peuvent tirer grand parti.

M. Harwood est un homme très estimable, qui ne saura que donner du relief à la députation française aux communes. Rouges ou bleus, ce sont des députés de cette trempe qu'il nous faut, et non des aventuriers politiques, des brasseurs d'affaires et des inutiles comme il s'en trouve malheureusement quelques-uns en chambre.

“Les grands journaux français de la province, dit le *Trifluvien*, devraient se joindre à nous pour demander qu'on distribue tous les ans à la presse des exemplaires reliés des *Débats* de la chambre des communes. On est trop porté dans notre pays à négliger la presse et ses privilèges. Nous avons droit aux *Débats* tout autant que les députés et ils nous seraient, certes, plus utiles qu'à bon nombre d'entre eux.”

Cette demande du *Trifluvien* est juste, mais devrait s'étendre aussi aux *Débats* du sénat et de l'assemblée législative de Québec.

Les ministres français à Ottawa vont-ils permettre au ministre de la milice d'enlever l'école de cavalerie à Québec ? Voilà une question sur laquelle il serait bon d'exiger des déclarations formelles. On prétend compenser cette perte par une augmentation d'un corps militaire déjà suffisant. C'est un prétexte, et l'école de cavalerie une fois partie, il sera facile de réduire la garnison d'infanterie à ce qu'elle est aujourd'hui. Et bien aveugle qui croit que l'on se privera de la satisfaction d'ôter quelque chose à Québec au bénéfice d'Ontario !

On semble, à Ottawa, ne compter que sur Ontario pour le succès aux prochaines élections. C'est une étrange aberration, si c'est bien là l'idée qui domine. Sir Adolphe est capable de l'avoir conçue. Alors il faudrait le savoir. Qu'on le dise tout haut, et si on a peur de l'avouer, qu'on enlève à Québec son école de cavalerie, qu'on nomme au poste de collecteur des douanes à Montréal le candidat du *Whiteisme*, qu'on se laisse battre encore une couple de fois comme à l'Islet et à Vaudreuil, et la réponse sera tout aussi explicite.

On me fera en haut lieu des reproches sur cette franche expression d'opinion. La vérité brutale vaut pourtant, à l'occasion, l'encens menteur toujours trop

facile. Le temps de la lutte est arrivé pour les conservateurs et il est bon qu'on réalise ce fait si évident. Que ceux qui sont sûrs de retomber sur leurs pieds au sortir d'une défaite songent un peu au parti qu'ils auront ruiné par une indifférence d'une monstrueuse culpabilité. Il y a plus qu'un intérêt de parti en jeu : il y a une cause, à laquelle on croit ou l'on ne croit pas. Les sceptiques, les égoïstes, les indifférents, les chevaliers d'apparat feront bien d'en prendre note.

D'Alton McCarthy est définitivement sorti des rangs de son ancien parti. Il fera du mal, mais à lui-même plus qu'aux conservateurs. Dans ce pays, aucun homme ne peut espérer arriver en blessant les catholiques et les Canadiens-Français dans leurs opinions, leurs sentiments et leurs aspirations. Le préjugé, déjà si fort dans Ontario, pourra grandir encore ; mais les conservateurs doivent se rappeler là-bas que tout le mal fait par M. McCarthy est fait au bénéfice des libéraux. Il n'y a pas de mal à ce que les libéraux gagnent du terrain, si nos amis d'Ontario sont disposés à endosser la politique du fanatique député de North Simcoe. Toutefois les députés et les journaux conservateurs paraissent unanimement hostiles à M. McCarthy.

Quelques appréciations de journaux qui représentent les diverses nuances de l'opinion donnent bien la note de l'impression produite par M. McCarthy.

"Fatigué de servir en sous-ordre, humilié d'avoir été dédaigné par sir John Thompson, M. McCarthy est sorti du parti conservateur pour former un autre parti : n'ayant pu devenir chef du sien, il en crée un nouveau et se sacre chef, dût-il n'avoir aucun soldat à commander.

"C'est ainsi qu'agissent tous ceux qui ont la folie du galon, et qu'ont agi, il faut bien le reconnaître, ces audacieux *condottieri*, qui ont su attirer et retenir assez de gens autour d'eux pour tenir dans le monde et dans l'histoire une place bruyante mais rarement honorable.

"La carrière de M. McCarthy prouve son ambition féroce et la facilité avec laquelle il est prêt à sacrifier la paix et l'avenir du pays à son avancement personnel.

"Le discours qu'il a prononcé à Toronto n'est pas de ceux qu'on peut dédaigner et passer sous silence ; c'est, en autant qu'un orateur habile peut le faire sans se compromettre, un appel aux passions les plus dangereuses et même à la guerre civile." (*La Presse*).

"S'il était vrai que le pouvoir des Canadiens-Français et des catholiques romains augmente et que les autres éléments de la population sont en danger d'être privés de leurs droits, les hommes publics auraient raison de donner l'alarme ; mais aucun bon résultat ne peut être obtenu en sonnant faussement le tocsin. Nous avons plus d'une fois donné des faits et des chiffres qui contredisent absolument l'assertion que l'influence des Canadiens-Français et des catholiques romains gagne du terrain dans le pays. Québec est la seule province de laquelle on peut dire cela. Québec, à l'époque de la confédération, envoyait soixante-cinq membres au parlement fédéral sur un total de cent quatre-vingt-neuf ; aujourd'hui elle en envoie soixante-cinq sur un total de deux cent quinze." (*The Globe*, de Toronto).

"Il n'apparaît pas que M. McCarthy, ainsi que ceux qui le suivent, se soient doutés que l'influence des Canadiens-Français, qui blesse si profondément leur nature sensitive, consiste simplement dans l'exercice de droits que tous les citoyens possèdent en commun. Les Canadiens-Français ont exactement la même représentation au parlement, en proportion de leur nombre, que les autres classes de la population : ni plus ni moins.

"Ils sont divisés en partis politiques, comme le sont les Canadiens-Anglais, et, s'ils ressentent unanimement et avec passion les injures lancées par des hommes

comme M. McCarthy dans la tentative faite pour les priver de droits qui leur ont été solennellement reconnus par l'acte de la confédération, qui peut les accuser d'agir autrement que la conscience et l'honneur le leur commandent ?" (*The Gazette*, Montréal).

"Le public s'attendait à entendre des arguments nouveaux d'une espèce quelconque, mais M. McCarthy n'a fait aucune nouvelle déclaration et le public est toujours dans l'attente d'une explication logique et raisonnable de la scission de M. McCarthy." (*Toronto World*).

"Le discours entier, sans être violent, était distinctement anticanadien-français, une tentative faite pour soulever les préjugés et les passions des protestants d'Ontario, pour réveiller des différences de races qui sommeillaient depuis des années et qu'aucun ami du Canada et de l'empire britannique ne désire voir renaître." (*The Empire*, Toronto).

Le *Herald*, de Montréal, se contente de passer en revue le discours de M. McCarthy, qu'il trouve maigre, mais pour les parties agressives duquel il n'a pas un mot de blâme. Il attend probablement que leur auteur ait passé complètement aux libéraux pour le féliciter.

La *Vérité* consacre trois colonnes d'injures à l'*Opinion Publique* et à son rédacteur en chef cette semaine. M. Tardivel, souvent à court d'arguments, mais jamais de gros mots, lance des épithètes violentes et trahit une colère blanche. Il a été blessé au vif, évidemment. "Freluquet, tête de linotte, oison, insolence bête, bêtise insolente, faquin, déclamation creuse et inepte, dégoûtant, ignorance, mélange de bêtise et de perversité voulue," voilà ce que M. Tardivel nous adresse.

Dans le même numéro, il menace MM. Masson, Royal et Desjardins, et endosse un article qui accuse le père Didon d'incompétence à juger d'une œuvre littéraire. Puis il demande qu'on brise la confédération, pour faire de la province de Québec un pays séparé.

Passons sur ces injures, ces extravagances et ces projets insensés d'un cerveau fêlé en ébullition.

Ce qui mérite plus qu'une simple mention, ce sont les accusations portées par la *Vérité* contre l'*Opinion Publique*. M. Tardivel fausse délibérément les faits quand il affirme que "les frères des Écoles chrétiennes, dont l'habileté est reconnue même par les protestants ; les autres frères enseignants, estimés partout où le fanatisme antireligieux n'a pas couvert l'intelligence d'un voile épais ; les prêtres dévoués et savants de nos collèges et séminaires, qui ont consacré leur vie à l'enseignement ; tous ces hommes qui ont fait de l'éducation une véritable spécialité depuis des années, qui n'ont d'autre ambition que de gagner le ciel en se livrant à une carrière ingrate, mais méritoire ; tous ces hommes sont, à nos yeux, des professeurs incompetents."

L'*Opinion Publique* n'a jamais dit un mot de ces cinq sous-là. Tout aussi fausse est l'accusation qu'elle est ennemie du clergé et qu'elle travaille à "rendre l'enseignement moins chrétien, plus matérialiste, plus païen."

Dans la discussion des détails et dans les polémiques, il est toujours facile, avec de la mauvaise foi, de travestir les écrits d'un adversaire et de le mettre devant le public sous le coup de fausses représentations.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur au sujet de la croisade que l'*Opinion Publique* a entreprise, je tiens à faire aujourd'hui quelques déclarations sur son programme en matière de réformes dans l'enseignement.

Le clergé est un corps éminemment estimable, qui a rendu de grands services à nos populations, qui exerce parmi elles une immense influence pour le bien des âmes, et dont le prestige doit être conservé si les Canadiens-Français tiennent à prospérer.

Ce prestige ne saurait se maintenir si le clergé ne se tient en sympathie d'idées, en fait d'enseignement, de progrès et d'avancement matériel et intellectuel, avec les classes dirigeantes.

Le clergé contrôle tout notre système d'éducation, à l'exclusion du gouvernement, qui a le devoir et l'obligation et à qui appartient la tâche de surveiller, diriger et contrôler l'éducation.

Depuis longtemps, les classes dirigeantes réclament, dans le programme des cours, dans le choix des professeurs et des livres, des réformes dont le clergé semble ignorer délibérément la demande et que le gouvernement est impuissant à opérer.

Ces réformes, qui portent surtout sur les premières années de l'enseignement, doivent se faire de manière que les maisons d'éducation, au lieu de préparer soixante-quinze pour cent d'hommes de profession, de prêtres et de savants, préparent cette même proportion d'hommes d'affaires.

Le malheur est que les études classiques, dans tous les pays, sont pour l'élite, et que, l'élite n'étant que le petit nombre, ceux qui n'en sont pas et qui n'ont que le talent nécessaire pour faire des hommes d'affaires perdent, dans des études dont ils garderont bien peu de chose, un temps qui serait utilement employé dans un cours plus en rapport avec la position qu'ils sont appelés à remplir.

Demander ces réformes n'implique pas que tout soit mauvais dans notre système actuel d'éducation. Cela n'implique pas non plus que tous les professeurs soient incompetents. Au contraire, j'ai déjà, pour ma part, reconnu que la proportion des bons professeurs et de ce qu'il y a de bon dans l'enseignement est considérable. Ce qu'il y a à changer peut s'opérer facilement. Pourquoi alors s'obstine-t-on à rester inactif, en face des protestations, des sollicitations et des appels sans nombre qui se font entendre d'un bout du pays à l'autre ?

Le seul moyen de juger de la perfection ou des faiblesses de l'enseignement donné dans nos collèges, c'est par les résultats. Qui contestera que ces résultats, pour au moins la moitié des élèves, sont déplorables et qu'il est humiliant de trouver tant d'ignorance des choses élémentaires requises par tout homme qui veut trouver un emploi dans les affaires ? Et les deux tiers des élèves de nos collèges et séminaires sont forcés de chercher une carrière dans le monde des affaires.

J'ai eu à employer dernièrement une soixantaine d'étudiants en droit et en médecine, pour un travail qui ne demandait que la connaissance d'un peu de français et d'anglais et une écriture lisible. C'est à peine si j'ai pu utiliser les services de douze de ces étudiants qui avaient besoin de gagner de l'argent et eussent été heureux d'obtenir de l'ouvrage.

Demandez à M. DeCelles, bibliothécaire du parlement à Ottawa — une autorité non suspecte aux amis du clergé — quelle proportion d'élèves de nos collèges et séminaires a pu, depuis des années, passer un examen satisfaisant pour l'entrée dans le service civil. Et il vous dira, je n'en ai aucun doute, combien souvent il s'est senti humilié pour nous, Canadiens-Français, en lisant les papiers d'examen de nos compatriotes déclassés par

un enseignement qui n'est pas adapté aux conditions dans lesquelles nous sommes placés.

Interrogez les examinateurs pour admission à l'étude du droit, du notariat, de la médecine ; interrogez les ministres, à qui des lettres de demande d'emploi sont adressées par centaines ; interrogez les pères de famille, qui surveillent l'éducation de leurs enfants, et la plupart répondront que l'enseignement dans la province de Québec n'est pas ce qu'il devrait être.

Et c'est quand on se fait l'interprète du sentiment général, des aspirations les plus élevées de la nation, qu'on s'attire les lâches injures de misérables, de fauteurs de discorde et de pharisiens comme M. Tardivel.

Loin d'être adversaires du clergé, ceux qui demandent la réforme sont ses meilleurs amis. C'est pour le voir conserver son influence qu'ils le pressent de compromettre avec le public sur des points qui ne diminueront en rien la force des études classiques, qui constitueront, au contraire, une amélioration sensible dans les études de ceux qui se destinent à la prêtrise et à l'enseignement, aussi bien que dans les études des autres.

Tenez, une question !

Pour un enfant français, le français est-il plus difficile à apprendre que le latin ? Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! prenez tous les élèves qui sortent de la syntaxe, dans nos collèges. Interrogez-les sur la grammaire latine. Ils vous répondront tous d'une manière satisfaisante.

Prenez ces mêmes élèves. Interrogez-les sur la grammaire française. Les trois quarts d'entre eux ne pourront vous répondre même d'une manière passable.

Ceci est un fait indiscutable. N'en ressort-il pas une preuve de la nécessité d'une réforme urgente sur ce point ?

Autre chose : prenez une classe d'élèves de mathématiques et de philosophie. Prenez un nombre égal d'élèves d'écoles anglaises, âgés de douze à treize ans seulement.

Faites-les écrire, et dites-moi votre opinion après avoir comparé les écritures.

Ici encore, n'y a-t-il pas une réforme immédiate à accomplir ?

Prenez maintenant douze élèves de philosophie. Demandez-leur quelques questions sur les provinces canadiennes, sur les divers gouvernements, sur les capitales, sur les populations du Canada.

Vous en trouverez plus de la moitié qui ne sauront ce dont vous leur parlez.

Et c'en est ainsi du calcul, de l'histoire politique du Canada, de la géographie, de l'anglais et d'une foule d'autres sujets.

Quant à leur montrer la sténographie, la télégraphie, la clavigraphie, et à leur donner quelques notions des connaissances pratiques, c'est lettre morte pour les trois quarts de nos maisons d'éducation. Ce serait déroger que de s'occuper de cela !

“Mgr Dupanloup, le grand et saint évêque dont la mémoire vit impérissable parmi les gloires françaises, n'a pas fait d'œuvre plus grande que celle de la réforme des études en France. Un évêque canadien qui prendrait aujourd'hui la même œuvre en mains au Canada ferait acte du patriotisme le plus pur, le plus élevé et le plus intelligent.”

Ce paragraphe, publié parmi les éditoriaux du *Monde*, de la *Patrie* et de plusieurs autres journaux, a été pris dans un article de l'*Opinion Publique*.

La *Vérité* s'insurge contre l'usage du mot *qualifié*, employé souvent dans le sens de *compétent*, *capable*, *habile*. En effet, ce mot n'a pas la signification indiquée. M. Tardivel, qui n'est pas plus capable de faire du journalisme qu'un poisson de *croquer* des noix, ferait un excellent maître d'école. Voilà un homme qu'un de nos collègues devrait employer, avec un traitement d'au moins six à huit cents piastres, comme professeur de français.

— De la *Vérité* :

“ Nous prévenons les intéressés que l'*Opinion Publique* n'a pas encore désavoué son compte-rendu du dîner chez M. le maire de Montréal. Voilà trois numéros du journal de M. Taché qui paraissent depuis la publication de ce fameux récit, et aucune réclamation de la part de M. le sénateur Desjardins ou de MM. Masson ou Royal n'y figure. Qu'est-ce à dire ? ”

A cette menace ridicule, M. le maire Desjardins, loin de désavouer, lance cette verte leçon à la *Vérité*:

“ Je ne reconnais pas à la *Vérité* le droit de publier ce qui se passe dans le domicile privé, pas plus que je ne le concède à ceux qui ont rapporté une prétendue conversation. Si M. Tardivel a l'éducation domestique que je lui suppose, il n'est pas excusable de se servir de ces conversations pour attaquer des hommes comme MM. Masson, Royal et autres qui peuvent être jugés par leurs actes publics.”

Comme M. Tardivel s'en est servi, il est décrété de mal élevé par un sénateur, maire de Montréal. Pourquoi insiste-t-il aussi ?

Quant au droit de publier ce qui s'est passé, il existe incontestablement, et M. Desjardins aurait plutôt raison de contester l'opportunité que le droit de faire une telle publication.

Mais à quoi bon tant de mystères ? Ce n'est pas d'une prétendue conversation que l'*Opinion Publique* a parlé, mais d'opinions franches, carrément exprimées, qui valent mieux que des cachotteries d'écolier.

Que tous ceux qui pensent tout bas comme nous le disent tout haut, et l'on verra vite s'opérer les réformes désirées.

À PROPOS D'ÉDUCATION.

M. Fréchette à M. l'abbé Baillargé,
du collège de Joliette.

TROISIÈME LETTRE.

Monsieur l'abbé,

Vous êtes un chançard numéro un.

Savez-vous que, si remuant que vous ayez été jusqu'ici, jamais la célébrité ne vous a aussi amoureusement caressé de son aile ? On ne parle que de vous à Montréal et dans le pays. Les lettres pleuvent chez moi pour me demander des renseignements sur votre auguste personne.

Il en est même une qui demande où l'on pourrait se procurer votre portrait.

Vous êtes un véritable ingrat, monsieur l'abbé, si vous ne me faites pas une petite part dans vos dévotions, car — soit dit sans prétention aucune — c'est à moi que vous devez ce surcroît de popularité.

Je ne vous le reproche pas ; au contraire, je suis prêt à recommencer, tant j'aime les gens désintéressés qui fournissent aux autres, avec un empressement digne de Georges Dandin, l'occasion et les moyens de faire ainsi mousser la petite bière à si peu de frais.

Mais cela ne m'empêche pas de compter un peu sur votre reconnaissance ; et si, comme moi, vous aimez à payer vos dettes, me voilà pour longtemps avec un stock de bénédictions à mon crédit dans les coffres-forts du *Bon Combat*, du *Couvent*, etc..

Avec cela que je suis arrivé à un autre résultat. Le public sait maintenant à quoi s'en tenir sur vos charges et dignités.

Jusqu'à tout dernièrement vous faisiez partie des nébuleuses.

On sentait bien là un astre de première grandeur, mais les contours en étaient peu définis. Il y avait du vague. Vous voguiez dans des hauteurs presque inaccessibles à nos télescopes laïques, — ce qui nous laissait quelque peu dans l'incertitude relativement à vos attributions. Maintenant nous voilà renseignés. Vous n'êtes pas le supérieur du collège de Joliette.

Je suis d'autant mieux disposé à accepter votre dénegation, monsieur l'abbé, que, au fond, je ne vous ai jamais cru si supérieur que tout ça.

Admettons que vous n'êtes pas supérieur du tout, — sans prêter l'oreille aux médisants qui prétendent que vous brillez même par une infériorité notoire.

Il n'y a que des médisants pour dire des choses pareilles.

Enfin, n'importe, voilà un point éclairci ; et, à mes yeux aussi *indignes* que *ridicules*, vous n'en êtes pas moins la brillante institution que vous savez ; et cela ne diminue en rien l'incommensurable intérêt que, tout laïque que je suis, je me permets de porter à vos révérends intestins et rognons.

Je veux même, pour vous faire plaisir, me prêter, avec une platitude tout à fait hiérarchique, à certaines de vos petites exigences.

Ainsi, ne goûtant pas du tout — les goûts nous viennent généralement de naissance — mon humble et profane manière de raisonner avec du gros bon sens pour toute argumentation, vous voudriez me voir cultiver le froid syllogisme et autres plates-bandes, aussi peu fleuries que tirées au cordeau, de la logique collégiale.

J'y songerai tout à l'heure.

A vos yeux et aux yeux du gentil abbé qui vient à votre rescousse dans la *Minerve* du 12, c'est là ce qui s'appelle du jugement.

En voilà un, par exemple, qui doit raisonner à votre goût, ce gentil abbé !

Si l'on n'enseigne ni à parler, ni à lire, ni à écrire dans nos collèges, c'est parce que je n'ai pas de jugement.

C'est clair, n'est-ce pas ?

On sent là tout de suite le dialecticien brisé à l'ergotage scolastique.

Dire qu'un pauvre laïque n'atteindra jamais à ces hauteurs... ou à ces profondeurs, si vous voulez !

De mon temps, au collège, quand un bon fruit sec — pas une huître ordinaire, mais un banc d'huîtres à lui tout seul — se sentait dépourvu de tout le reste, il se rabattait sur le jugement.

Toutes les nullités, les cancre, les buses brillaient ainsi par le jugement.

Le jugement était le *refugium peccatorum*.

Quant aux élèves qui remportaient tous les prix, aux yeux des désappointés qui n'avaient pas obtenu seule-

ment un accessit, ils avaient bien quelque talent comme ça, mais rien de sérieux ; ils manquaient de jugement.

A ce point de vue-là, je vous le concède, monsieur l'abbé, vous êtes un homme d'un rare jugement ; et je n'ai pas attendu que votre compère de la *Minerve* vienne me le dire pour le constater avec enthousiasme.

Voyez-vous, on ne sait pas trop ce qui se passe au fond de ces cerveaux exceptionnels qui, non seulement ont le génie en partage, avec les grâces d'état, mais qui, en même temps, ont eu l'avantage de puiser l'art de la dialectique aux vraies sources.

Ne méprisons pas ceux qui ne montrent rien.

Cela me fait penser à cette bonne marchande de dindes qui venait de voir vendre un perroquet pour vingt dollars.

— A-t-on jamais vu ! s'écriait-elle, vingt piastres pour un méchant oiseau gros comme le poing, tandis que j'ai peine à trouver sept chelins et demi pour les miens qui sont trois fois gros comme ma tête !

— Mais ils ne parlent pas, les vôtres, lui répondait-on.

— Tiens, c't'histoire ! ça les empêche-t-y de penser, ça ?

C'est la chose, la vraie chose : pas brillants, les gros oiseaux, mais pleins de jugement.

N'allez pas croire, au moins, monsieur l'abbé, qu'en tout cela je veuille vous comparer au perroquet !

Ah ! non, par exemple, car si les dindons pouvaient écrire, sinon parler, je suis bien convaincu qu'ils nous démontreraient avec force logique que les perroquets manquent de jugement.

Du reste, les perroquets ne m'ont rien fait ; et je ne vois pas pourquoi je leur dirais des choses désagréables.

A propos d'oiseaux, permettez-moi donc, monsieur l'abbé, de vous passer encore un petit grain de sel. Vous le mettez où vous voudrez.

Votre copain de la *Minerve* — en voilà un qui, sans posséder tous vos *accomplissements* (comme on dit au collège), parle du jugement comme si c'était sa spécialité ! — votre copain de la *Minerve* croit me faire beaucoup de peine en me disant que je ne suis pas un aigle.

Parbleu ! j'irai plus loin que lui, et j'admettrai volontiers m'être, au contraire, montré un fameux serin, lorsque je suis allé au *Canada-Review* solliciter, auprès de votre ami M. Filiatreault, le certificat de vertu dont le gentil abbé avait besoin.

Je suppose qu'il en avait même un assez pressant besoin, puisqu'il est venu deux fois chez moi pour me prier presque à mains jointes de faire cette démarche.

A présent il accuse M. l'abbé Nantel de s'être traîné à mes pieds : il confond évidemment.

Non, le gentil abbé a raison, je ne suis pas un aigle ; mais si je pensais mon assertion aussi facile à croire que la sienne, plus poli que lui, je dirais que le gentil abbé, malgré sa plume, n'est pas une oie non plus.

Malheureusement il y a sa plume !

Car elle est encore plus forte que vous ne pensez, la plume de l'homme au gros jugement, monsieur l'abbé.

Si vous êtes allé la chercher, comme le démon de l'Évangile qui, réduit aux abois, va requérir l'aide de sept autres camarades plus habiles que lui, vous n'avez pas fait fausse route. Vous ne pouviez trouver personne pour me fournir une plus jolie occasion de vous venger.

Vous savez que — suivant un mauvais exemple parti de haut et déplorablement répandu dans le public — le gentil abbé, qui a l'air de vous connaître intimement, disait, il y a quelques jours, sur un ton très impoli :

— Cet imbécile de Baillargé avait bien besoin de fourrer son nez dans ces affaires-là, justement pour nous couvrir de ridicule !

J'ai trouvé le mot blessant pour vous, monsieur l'abbé, et j'ai formé le dessein — sans être un aigle — de vous venger un peu, ne serait-ce que pour entretenir le charme des doux épanchements si heureusement inaugurés entre nous.

Vous allez voir comment je vais m'y prendre.

Ce sera simple, très simple : quand on a du ressort, on sait se mettre au niveau des situations.

Trop fort de jugement pour m'attaquer de front, le gentil abbé me prend en queue.

Pardon, en flanc ! car le gentil abbé — qui aime les petites bêtes, ce qui ne prouve pas qu'il hait les grosses — trouve chez moi les qualités du lièvre ; et il a assez de connaissances en histoire naturelle pour savoir que les lièvres le moins bien doués peuvent encore défier les plus habiles concierges d'évêchés de les prendre par la queue.

Non, le gentil abbé ne me prend qu'en flanc.

Et je constate en cela que, si je tiens du lièvre, il a, lui, beaucoup du serpent.

On sait que le serpent est le symbole de la prudence... et de quelques autres vertus qu'il serait oiseux d'énumérer.

Sa tactique d'honnête reptile consiste à me prêter des opinions et des théories que je n'ai jamais ni entretenues, ni formulées.

Par exemple : j'exprime l'idée qu'il vaut mieux savoir l'anglais et gagner sa vie que de mourir à l'hôpital en traduisant Cicéron. L'honnête reptile en conclut que je méprise Cicéron et que je condamne ceux qui enseignent à le traduire.

J'exprime l'idée qu'on devrait, en même temps que le grec et le latin, enseigner un peu à parler le français dans nos collèges. Le reptile honnête en conclut que je fais la guerre aux études classiques.

Ce n'est pas cette honnêteté-là qui obtiendra au gentil reptile un nouveau certificat du *Canada-Review*.

Oui, monsieur l'abbé, je fais la guerre aux études classiques telles qu'on les comprend dans la plupart de nos collèges, car si des études classiques comme celles-là peuvent faire chez les prêtres des supérieurs d'institutions, elles ne peuvent faire chez les laïques que des inférieurs ou des déclassés ; mais je sais trop la valeur des vraies études classiques pour ne pas en apprécier les avantages.

Le gentil abbé connaît fort bien ma manière de voir là-dessus ; et si j'avais à donner une preuve irrécusable de sa mauvaise foi, je dirais au public : Venez chez moi ; je n'ai qu'un seul fils, et vous le trouverez penché sur sa grammaire grecque et sur son dictionnaire latin. C'est concluant, ce me semble.

— Pourquoi donc ne le mettez-vous pas au collège ? me dira-t-on.

Pourquoi je ne le mets pas au collège ? On va le savoir. Et c'est en cela que j'ai l'intention de vous venger, monsieur l'abbé.

Dans quelques jours, on dira de votre gentil confrère ce que lui-même disait hier de vous : " Pourquoi diable a-t-il perdu une si belle occasion de se taire ? "

En attendant, il ne faut pas que j'oublie vous avoir promis un petit raisonnement dans les règles de l'art.

Ne serait-ce que pour rester en bonne intelligence avec vous, monsieur l'abbé, je veux bien consentir, pour

racheter ma promesse, à abandonner un instant ma manière rustique de me faire comprendre.

Je vais essayer d'aborder le grand genre, la logique serrée, la véritable argumentation classique.

Que dites-vous du raisonnement suivant, monsieur l'abbé ?

Je pose pour prémisses que vous avez été éduqué — je m'entends sur le mot *éduqué* — dans un de nos collèges classiques ; je ne le nomme pas, pour ne point le compromettre.

Ces prémisses, vous les admettez, n'est-ce pas ?

Bon !

Or, si je prouve — ce n'est encore qu'à l'état de *si*, vous comprenez, car je ne peux pas tout faire à la fois, surtout depuis que j'en ai deux sur les bras, — si je prouve, dis-je, que — tout éduqué que vous avez été dans un de nos collèges classiques — vous êtes resté fieffé ignorant quand même, un dilemme intéressant ne peut manquer de se présenter à l'esprit.

Ce dilemme, je vous le soumetts humblement, monsieur l'abbé, et j'espère que vous y trouverez tout ce qui constitue un dilemme orthodoxe.

Procédons.

Puisque vous avez été éduqué dans un de nos collèges et que vous êtes resté un fieffé ignorant tout de même, il s'ensuit de deux choses l'une :

Ou le collège laissait à désirer ;

Ou votre intelligence n'était pas à la hauteur de la situation.

Dans la première alternative, la thèse de ceux qui prétendent que nos collèges sont insuffisants serait prouvée.

Dans la seconde, elle le serait aussi, puisque, fieffé ignorant, on vous voit briller parmi les étoiles de nos collèges, dont, avec votre *Couvent* et votre *Étudiant*, vous avez l'air de vous constituer l'oracle et l'organe.

Là, voyons, êtes-vous satisfait ?

N'est-ce pas de la logique, de la vraie logique, ça ? Trouvez-moi un raisonnement plus corsé.

Eh bien ! cher monsieur l'abbé, je puis vous en servir, du raisonnement aussi classique que cela, à la ribambelle (au collège on dit à la *rubandelle*, style de rigueur surtout pour ceux qui se destinent à l'enseignement classique).

Malheureusement cela ennuerait certains de mes amis — car je n'ai pas que vous d'ami dans le monde, monsieur l'abbé — et je crois qu'il vaut mieux, pour cette fois, vous tirer ma très gracieuse révérence.

Comme un lièvre que je suis, je me sauve . . . jusqu'à la semaine prochaine.

LOUIS FRÉCHETTE.

P.-S.—Permettez-moi, monsieur l'abbé, de profiter de l'occasion pour remercier en bloc les nombreux correspondants du Canada et des États-Unis qui m'adressent tous les jours des lettres de félicitations relativement à la manière dont je sais reconnaître vos politesses. Ces lettres sont trop nombreuses pour qu'il me soit possible de répondre à chacune d'elles en particulier.

L. F..

Un savant, après avoir lu à sa femme le travail qu'il vient de terminer :

— As-tu bien compris ?

— Parfaitement.

— Alors, je suis tranquille, tout le monde comprendra.

LA SERVANTE D'AUBERGE.

Plus légère que l'hirondelle
Qui fend et refend d'un coup d'aile
Les liquides pleines des airs,
Plus doucement harmonieuse
Quand éclate sa voix rieuse
Que l'oiseau dans les buissons verts;

Brune, mais rose, et puis timide,
Quand elle voit un œil humide
Lorgner ses robustes appas;
D'ailleurs toute pleine de grâce
Pourvu que l'on reste à sa place,
Car certains airs ne lui vont pas,

Manette est servante d'auberge.
On ne l'entend point sur la berge,
Le soir venu, causer tout bas.
Quand elle lave à la rivière,
Son jupon troussé par derrière
Laisse à peine entrevoir son bas.

Elle ne manque pas la messe.
Le seul défaut qu'on lui connaisse,
C'est d'aimer un peu trop le noir;
Car elle souffle la chandelle
Sitôt qu'elle rentre chez elle
Et se déshabille sans voir.

Parbleu! tu fais très bien, Manette;
Toute serrure est indiscreète
Et tout œil humain, curieux.
Vive la vertu qui se garde
Quand elle sait qu'on la regarde,
La convoitise dans les yeux!

Vive la pudeur qui se couche
Avec un petit air farouche
Et met la tête sous ses draps,
Comme si du monde impalpable
Quelque démon, sortant de table,
Voulait la prendre dans ses bras!

DANS LE MONDE DES ESPRITS.

ACTION DES ESPRITS SUR LA MATIÈRE.

L'opinion matérialiste étant écartée, comme condamnée à la fois par la raison et par les faits, tout se résume à savoir si l'âme, après la mort, peut se manifester aux vivants. La question, ainsi réduite à sa plus simple expression, se trouve singulièrement dégagée. On pourrait d'abord demander pourquoi des êtres intelligents, qui vivent, en quelque sorte, dans notre milieu, quoique invisibles par leur nature, ne pourraient pas attester leur présence d'une manière quelconque. La simple raison dit qu'à cela il n'y a rien d'absolument impossible, et c'est déjà quelque chose. Cette croyance a, d'ailleurs, pour elle l'assentiment de tous les peuples, car on la retrouve partout et à toutes les époques ; or, une intuition ne saurait être aussi générale, ni survivre aux temps, sans reposer sur quelque chose. Elle est, de plus, sanctionnée par le témoignage des livres sacrés et des pères de l'Église, et il a fallu le scepticisme et le matérialisme de notre siècle pour la reléguer parmi les idées superstitieuses ; si nous sommes dans l'erreur, ces autorités le sont également.

Mais ce ne sont là que des considérations morales.

Une cause a surtout contribué à fortifier le doute, à une époque aussi positive que la nôtre, où l'on tient à se rendre compte de tout, où l'on veut savoir le pourquoi et le comment de chaque chose : c'est l'ignorance de la nature des esprits et des moyens par lesquels ils peuvent se manifester. Cette connaissance acquise, le fait des manifestations n'a plus rien de surprenant et rentre dans l'ordre des faits naturels.

L'idée que l'on se forme des esprits rend, au premier abord, le phénomène des manifestations incompréhensible. Ces manifestations ne peuvent avoir lieu que par l'action de l'esprit sur la matière ; c'est pourquoi ceux qui croient que l'esprit est l'absence de toute matière se demandent, avec quelque apparence de raison, comment il peut agir matériellement. Or, là est l'erreur ; car l'esprit n'est pas une abstraction, c'est un être défini, limité et circonscrit. L'esprit incarné dans le corps constitue l'âme ; lorsqu'il le quitte après la mort, il n'en sort pas dépouillé de toute enveloppe. Tous nous disent qu'ils conservent la forme humaine, et, en effet, lorsqu'ils nous apparaissent, c'est sous celle que nous leur connaissons.

Observons-les attentivement au moment où ils viennent de quitter la vie ; ils sont dans un état de trouble ; tout est confus autour d'eux ; ils voient leur corps sain ou mutilé, selon le genre de mort ; d'un autre côté, ils se voient et se sentent vivre ; quelque chose leur dit que ce corps est à eux, et ils ne comprennent pas qu'ils en soient séparés. Ils continuent à se voir sous leur forme primitive, et cette vue produit chez quelques-uns, pendant un certain temps, une singulière illusion : celle de se croire encore vivants ; il leur faut l'expérience de leur nouvel état pour se convaincre de la réalité. Ce premier moment de trouble dissipé, le corps devient pour eux un vieux vêtement dont ils se sont dépouillés et qu'ils ne regrettent pas ; ils se sentent plus légers et comme débarrassés d'un fardeau ; ils n'éprouvent plus les douleurs physiques et sont tout heureux de pouvoir s'élever, franchir l'espace, ainsi que, de leur vivant, ils l'ont fait maintes fois dans leurs rêves. Cependant, malgré l'absence du corps, ils constatent leur personnalité ; ils ont une forme, mais une forme qui ne les gêne ni ne les embarrasse ; ils ont enfin la conscience de leur *moi* et de leur individualité. Que devons-nous en conclure ? C'est que l'âme ne laisse pas tout dans le cercueil et qu'elle emporte quelque chose avec elle.

De nombreuses observations et des faits irrécusables, dont nous aurons à parler plus tard, ont conduit à cette conséquence, c'est qu'il y a en l'homme trois choses : 1^o l'âme ou esprit, principe intelligent en qui réside le sens moral ; 2^o le corps, enveloppe grossière, matérielle, dont il est temporairement revêtu pour l'accomplissement de certaines vues providentielles ; 3^o le périsprit, enveloppe fluidique, semi-matérielle, servant de lien entre l'âme et le corps.

La mort est la destruction, ou mieux la désagrégation de la grossière enveloppe, de celle que l'âme abandonne ; l'autre s'en dégage et suit l'âme qui se trouve, de cette manière, avoir toujours une enveloppe ; cette dernière, bien que fluidique, éthérée, vaporeuse, invisible pour nous dans son état normal, n'en est pas moins de la matière, quoique, jusqu'à présent, nous n'ayons pas pu la saisir et la soumettre à l'analyse.

Cette seconde enveloppe de l'âme ou *périsprit* existe donc pendant la vie corporelle ; c'est l'intermédiaire de

toutes les sensations que perçoit l'esprit, celui par lequel l'esprit transmet sa volonté à l'extérieur et agit sur les organes. Pour nous servir d'une comparaison matérielle, c'est le fil électrique conducteur qui sert à la réception et à la transmission de la pensée ; c'est, enfin, cet agent mystérieux, insaisissable, désigné sous le nom de fluide nerveux, qui joue un si grand rôle dans l'économie et dont on ne tient pas assez compte dans les phénomènes physiologiques et pathologiques. La médecine, ne considérant que l'élément matériel pondérable, se prive, dans l'appréciation des faits, d'une cause incessante d'action. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question ; nous ferons seulement remarquer que la connaissance du périsprit est la clef d'une foule de problèmes jusqu'alors inexplicables.

Le périsprit n'est point une de ces hypothèses auxquelles on a quelquefois recours dans la science pour l'explication d'un fait ; son existence n'est pas seulement révélée par les esprits, c'est un résultat d'observations, ainsi que nous aurons occasion de le démontrer. Pour le moment, et pour ne pas anticiper sur les faits que nous aurons à relater, nous nous bornons à dire que, soit pendant son union avec le corps, soit après sa séparation, l'âme n'est jamais séparée de son périsprit.

On a dit que l'esprit est une flamme, une étincelle ; ceci doit s'entendre de l'esprit proprement dit, comme principe intellectuel et moral, et auquel on ne saurait attribuer une forme déterminée ; mais, à quelque degré qu'il se trouve, il est toujours revêtu d'une enveloppe ou périsprit, dont la nature s'éthérise à mesure qu'il se purifie et s'élève dans la hiérarchie ; de telle sorte que, pour nous, l'idée de forme est inséparable de celle d'esprit, et que nous ne concevons pas l'un sans l'autre. Le périsprit fait donc partie intégrante de l'esprit, comme le corps fait partie intégrante de l'homme ; mais le périsprit seul n'est pas plus l'esprit que le corps seul n'est l'homme, car le périsprit ne pense pas ; il est à l'esprit ce que le corps est à l'homme : c'est l'agent ou l'instrument de son action.

La forme du périsprit est la forme humaine, et lorsqu'il nous apparaît, c'est généralement celle sous laquelle nous avons connu l'esprit de son vivant. On pourrait croire, d'après cela, que le périsprit, dégagé de toutes les parties du corps, se moule, en quelque sorte, sur lui et en conserve l'empreinte ; mais il ne paraît pas qu'il en soit ainsi. La forme humaine, à quelques nuances de détail près et sauf les modifications organiques nécessitées par le milieu dans lequel l'être est appelé à vivre, se retrouve chez les habitants de tous les globes ; c'est, du moins, ce que disent les esprits ; c'est également la forme de tous les esprits non incarnés et qui n'ont que le périsprit ; c'est celle sous laquelle de tout temps on a représenté les anges ou purs esprits ; d'où nous devons conclure que la forme humaine est la forme type de tous les êtres humains, à quelque degré qu'ils appartiennent. Mais la matière subtile du périsprit n'a point la ténacité ni la rigidité de la matière compacte du corps ; elle est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, flexible et expansible ; c'est pourquoi la forme qu'elle prend, bien que calquée sur celle du corps, n'est pas absolue ; elle se plie à la volonté de l'esprit, qui peut lui donner telle ou telle apparence à son gré, tandis que l'enveloppe solide lui offrait une résistance insurmontable. Débarrassé de cette entrave

qui le comprimait, le périsprit s'étend ou se resserre, se transforme, en un mot se prête à toutes les métamorphoses, selon la volonté qui agit sur lui. C'est par suite de cette propriété de son enveloppe fluidique que l'esprit qui veut se faire reconnaître peut, quand cela est nécessaire, prendre l'exacte apparence qu'il avait de son vivant, voire même celle des accidents corporels qui peuvent être des signes de reconnaissance.

Les esprits, comme on le voit, sont donc des êtres semblables à nous, formant autour de nous toute une population invisible dans l'état normal; nous disons dans l'état normal, parce que, comme nous le verrons, cette invisibilité n'est pas absolue.

Revenons à la nature du périsprit, car cela est essentiel pour l'explication que nous avons à donner. Nous avons dit que, quoique fluidique, ce n'en est pas moins une sorte de matière, et ceci résulte du fait des apparitions tangibles, sur lesquelles nous reviendrons. On a vu, sous l'influence de certains médiums, apparaître des mains ayant toutes les propriétés de mains vivantes, qui en ont la chaleur, que l'on peut palper, qui offrent la résistance d'un corps solide, qui vous saisissent et qui, tout à coup, s'évanouissent comme une ombre. L'action intelligente de ces mains, qui obéissent évidemment à une volonté en exécutant certains mouvements, en jouant même des airs sur un instrument, prouve qu'elles sont la partie visible d'un être intelligent invisible. Leur tangibilité, leur température, en un mot l'impression qu'elles font sur les sens, puisqu'on en a vu laisser des empreintes sur la peau, donner des coups douloureux ou caresser délicatement, prouvent qu'elles sont d'une matière quelconque. Leur disparition instantanée prouve, en outre, que cette matière est éminemment subtile et se comporte comme certaines substances qui peuvent alternativement passer de l'état solide à l'état fluidique, et réciproquement.

La nature intime de l'esprit proprement dit, c'est-à-dire de l'être pensant, nous est entièrement inconnue; il ne se révèle à nous que par ses actes, et ses actes ne peuvent frapper nos sens matériels que par un intermédiaire matériel. L'esprit a donc besoin de matière pour agir sur la matière. Il a pour instrument direct son périsprit, comme l'homme a son corps; or son périsprit est matière, ainsi que nous venons de le voir. Il a ensuite pour agent intermédiaire le fluide universel, sorte de véhicule sur lequel il agit comme nous agissons sur l'air pour produire certains effets à l'aide de la dilatation, de la compression, de la propulsion ou des vibrations.

Envisagée de cette manière, l'action de l'esprit sur la matière se conçoit facilement; on comprend dès lors que tous les effets qui en résultent rentrent dans l'ordre des faits naturels et n'ont rien de merveilleux. Ils n'ont paru surnaturels que parce qu'on n'en connaissait pas la cause; la cause connue, le merveilleux disparaît, et cette cause est tout entière dans les propriétés semi-matérielles du périsprit. C'est un nouvel ordre de faits, qu'une nouvelle loi vient expliquer et dont on ne s'étonnera pas plus dans quelque temps qu'on ne s'étonne aujourd'hui de correspondre à distance par l'électricité en quelques minutes.

On se demandera peut-être comment l'esprit, à l'aide d'une matière aussi subtile, peut agir sur des corps lourds et compactes, soulever des tables, etc. Assuré-

ment ce ne serait pas un homme de science qui pourrait faire une pareille objection; car, sans parler des propriétés inconnues que peut avoir le nouvel agent, n'avons-nous pas sous nos yeux des exemples analogues? N'est-ce pas dans les gaz les plus raréfiés, dans les fluides impondérables, que l'industrie trouve ses plus puissants moteurs? Quand on voit l'air renverser des édifices, la vapeur traîner des masses énormes, la poudre gazéifiée soulever des rochers, l'électricité briser des arbres et percer des murailles, qu'y a-t-il de plus étrange à admettre que l'esprit, à l'aide de son périsprit, puisse soulever une table, quand ce périsprit peut devenir visible, tangible, et se comporter comme un corps solide?

Tout ce que nous venons de voir était indispensable pour comprendre l'explication de ce qu'on appelle les maisons hantées. Les maisons hantées, les coups frappés, les tables tournantes, etc., rentrent dans la catégorie des manifestations physiques, que nous commencerons à étudier la semaine prochaine.

C. D'OUTRETOMBE.

CHEZ LES DOMINICAINS.

Les dominicains viennent de fêter la *Saint-Thomas* d'une façon intéressante: par la publication du premier numéro d'une revue française, dont le siège est à Fribourg, en Suisse, et qui sera éditée à Paris.

La *Revue Thomiste* est dirigée par un dominicain, le P. Coconnier, professeur de dogme à l'université de Fribourg, et ce sont principalement des pères de l'ordre qui y collaboreront.

Le programme en est simple:

"Aider la science à demeurer ou à redevenir chrétienne; aider les savants à rester ou à devenir croyants; contribuer pour une part, si modeste qu'elle soit, à procurer aux esprits cultivés de notre temps la possession plus certaine et plus large du bien précieux entre tous: la vérité, fondée sur les réalités les plus hautes, la vérité telle que la donnent la science et la foi réunies."

Les fondateurs de la *Revue Thomiste* nous promettent de s'occuper avant tout des "questions de notre temps," et ils affirment qu'aucune d'elles ne leur fait peur. Ils iront jusqu'à la critique du socialisme, du spiritisme et de l'esthétique, disent-ils.

"C'est qu'en effet les sciences, loin de nous inspirer, comme quelques-uns paraissent le croire, je ne sais quelle terreur et quelle antipathie, sont à nos yeux de précieux auxiliaires et peuvent admirablement servir au philosophe et au théologien à préciser ses notions et à prouver ses thèses."

C'était depuis longtemps une idée chère à Léon XIII que la philosophie de saint Thomas est seule capable "de préserver la science humaine de la ruine et de lui assurer le vrai progrès." C'est donc la doctrine du patron des dominicains qui servira de programme et de fondement à l'œuvre nouvelle.

Les dominicains possédaient déjà un recueil spécial à leur ordre: la *Revue Biblique*, dirigée par les pères du couvent Saint-Etienne, de Jérusalem.

Les capucins publient, de leur côté, des *Annales Franciscaines*, mais qui ne sont point répandues dans le public.

Les jésuites enfin ont leur "périodique" français, qui est la *Revue des Études Religieuses*.

Tel est le bilan, assez modeste jusqu'ici, du journalisme spécial des grandes congrégations.

La *Revue Thomiste* n'affiche aucun programme politi-

que précis. Elle servira vraisemblablement la doctrine naguère préconisée par Léon XIII — celle du catholicisme "rallié."

Quant aux socialistes chrétiens, je ne crois pas qu'ils trouvent de ce côté beaucoup d'appui. La *Revue Thomiste* leur laisse entendre, dans ce premier numéro, quelques vérités désagréables, et je crains bien qu'avant peu M. le comte de Mun ne soit obligé de se brouiller avec saint Thomas.

E. B..

LA PERTE DU "LA BOURDONNAIS."

Le ministre de la marine a reçu le rapport de M. le capitaine de frégate Vuillaume, qui commandait le croiseur le *La Bourdonnais*, perdu, comme on le sait, à Sainte-Marie-de-Madagascar lors du cyclone du 20 février dernier.

Il m'a été donné de lire ce rapport. Jamais aucune lecture n'avait fait passer un tel frisson dans mes veines. Rien n'est dramatique comme le récit de la lutte de ces marins contre les éléments déchaînés, rien n'est poignant comme la stérilité de leurs efforts, rien n'est tragique comme la fin de vingt-trois d'entre eux.

Le 20 février, le *La Bourdonnais* se trouvait au mouillage de Sainte-Marie-de-Madagascar, petite île séparée de la grande terre par un étroit chenal qui forme une sorte de rade, sur laquelle s'ouvre une crique assez profonde où les navires viennent jeter l'ancre. La tenue du fond est bonne. Un bâtiment comme le *La Bourdonnais* peut s'approcher de la terre à huit cents mètres environ et il peut se croire en parfaite sécurité à ce mouillage par tous les temps, sauf, hélas! par un ouragan aussi violent que celui qui devait éclater.

Le temps avait gardé bonne apparence jusqu'à six heures du soir; aucun symptôme ne faisait présager une tempête, à tel point que plusieurs officiers étaient descendus en promenade à terre avec le canot-major. A ce moment, la brise fraîchit rapidement et la mer ne tarda pas à grossir; le canot-major eut beaucoup de peine à regagner le bord. Le baromètre, dont la baisse indique d'habitude l'approche d'un ouragan, se maintenait assez haut et l'on pouvait croire à une simple bourrasque passagère. Néanmoins le commandant fit allumer les feux de ses chaudières, afin d'être prêt à tout événement.

Le croiseur était mouillé sur ses deux ancres, qui le tenaient solidement. Mais des vagues d'une hauteur prodigieuse le soulevaient à chaque instant, lui imprimant des mouvements désordonnés et balayant son pont de l'avant à l'arrière, au risque d'entraîner plus d'un matelot dans leur course folle.

Toute la nuit la machine fut mise en marche pour soulager les chaînes et leur éviter une tension dangereuse, lorsque, à quatre heures du matin, les deux chaînes se cassèrent en même temps et l'infortuné croiseur, impuissant à refouler le vent, malgré sa machine à toute vitesse, incapable de se diriger dans cette mer en furie, venait bientôt faire côte.

En approchant de la terre, une lame énorme le souleva et le transporta au-dessus des récifs à fleur d'eau, sur lesquels il vint, pour ainsi dire, se planter.

Dans la secousse, l'arrière se cassa net, en se séparant brusquement du reste de la coque, et s'abîma dans les flots, entraînant le mât d'artimon, la passerelle d'arrière, deux canons de 14 avec leurs affûts et aussi les malheureux, au nombre d'une quinzaine, qui se tenaient alors sur cette partie du navire.

Un canot bien conduit put gagner la côte et sauver quelques hommes, un autre canot ne put y parvenir. Dès lors, l'équipage — ou ce qu'il en restait — demeura sur le tronçon de l'avant, attendant la fin de la tourmente, en proie à de terribles angoisses.

Quatre heures se passèrent ainsi dans cette cruelle attente. Enfin, vers huit heures et demie, le commandant profita d'une accalmie relative pour faire porter à terre un bout de corde qui permit d'établir un va-et-vient pour sauver l'équipage.

A dix heures précises, le commandant quitta, le dernier, le lamentable débris de son croiseur. Il retrouva sur la plage ses compagnons d'infortune. On se compta : vingt-trois, dont deux officiers, manquaient à l'appel !

Le commandant Vuillaume rend hommage dans son rapport au courage de tous et au dévouement des officiers et des gradés de l'équipage. Le bon ordre qui n'a cessé de régner a empêché tout affolement. C'est au sang-froid de chacun qu'on doit de n'avoir pas un plus grand nombre de morts à déplorer.

Les naufragés ont été recueillis dans l'hôpital ou dans la demeure du résident et entourés des soins les plus attentifs par les habitants de Sainte-Marie, qui avaient vu se dérouler sous leurs yeux le sinistre drame sans pouvoir rien faire pour en atténuer les conséquences. Presque tous les survivants avaient des contusions. Le commandant, entre autres, avait une blessure à la nuque; mais, surmontant son mal, il ne cessa de donner le plus bel exemple de calme et de sang-froid. A terre, tout était dévasté. Plantations, cultures, tout avait été détruit. Rien n'avait pu résister à ce terrible cyclone.

Tel est le récit de ce naufrage, d'après le rapport émouvant qu'en a fait le commandant du *La Bourdonnais*. En parcourant tout à l'heure les pages écrites par ce marin au lendemain de la catastrophe, ma pensée s'en allait vers les familles éplorées des vingt-trois morts engloutis par la mer furieuse, et je me répétais cette fin d'une chanson du poète Yann Nibor :

Quand sur la mer y a des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots !

MARC LANDRY.

MAISONS DE VERRE.

Il y avait à Chicago, dans les environs de l'exposition universelle qui va s'ouvrir, un grand terrain disponible; on songeait à y ériger un groupe de maisons de rapport.

Des maisons de rapport! C'est une chose généralement lucrative, mais toujours banale en tous pays, et les habitants de Chicago ont, d'ailleurs, tout essayé dans cet ordre d'idées avec une louable opiniâtreté. Ils en ont fait de grandes, de petites, de longues et de larges, avec des usines à vapeur de plusieurs milliers de chevaux de force dans les greniers; ils en ont fait aussi de quinze et dix-sept étages, sans escaliers; ils ont expérimenté tous les matériaux imaginables.

Comment trouver encore du nouveau à l'occasion de la *World's Columbian Exposition*? On allait y renoncer, même en Amérique, lorsqu'un entrepreneur avisé s'est déclaré prêt à bâtir sur le terrain, objet de tant de soucis, un groupe de dix-sept maisons de rapport *en verre*!

La maison de verre, quel rêve réalisé! Hâtons-nous d'ajouter que la vertu n'a rien à voir en cette affaire. Ces maisons translucides sont destinées surtout, et tout prosaïquement, à contenir des bureaux, des magasins

et des ateliers. On y logera même fort peu, car si la pureté des mœurs et la rigidité de l'existence rendent glorieux et enviable de demeurer sous une énorme cloche à melons, d'autre part il y a des circonstances dans la vie privée où quelques instants de mystère, ou simplement de discrétion, sont évidemment nécessaires. Les Américains eux-mêmes montrent une certaine répugnance à coucher sous le microscope; y travailler, c'est autre chose: *Business or business!*

Les maisons de verre de Chicago ne sont pas construites avec des glaces: il est à peine besoin de le dire. On frémit, en effet, rien qu'à l'idée des désastres que produiraient, dans une architecture pareille, soit la plantation d'un porte-manteau, soit la discussion de ménage orageuse accompagnée de projections, comme les conférences scientifiques si goûtées de nos jours.

Les matériaux employés sont des briques en verre creuses, soufflées et moulées comme des bouteilles. Elles sont fort légères et se relient les unes aux autres, dans la construction, au moyen d'un léger coulis invisible de mortier fin en ciment. On en fait tout ce qu'on veut: des murs, des cloisons et même des voûtes d'une très grande résistance.

Veut-on obtenir des effets décoratifs? On les colore en les composant de deux pièces soudées l'une contre l'autre; la face décorée est moulée à part et reçoit, à chaud, la partie incolore, qui vient se coller contre elle.

Bâissez une maison avec ces matériaux extraordinaires; installez dedans un brillant éclairage électrique; il est certain que l'effet produit sera plus qu'original, il sera féerique. Les Américains qui ont eu cette idée pour leur exposition auront donc certainement un grand succès, de curiosité tout au moins.

Nous ne diminuerons en rien le prestige de ceux qui comprennent ainsi la maison de rapport, en faisant observer que les Yankees ne sont pas les inventeurs de ce mode de construction. Il est originaire d'Europe, y a été timidement appliqué tout d'abord, et c'est seulement pour se faire appliquer en grand qu'il a passé l'Atlantique en bateau.

On fabrique couramment, en Suisse et en Angleterre, les briques de verre soufflées dont nous parlons. Pendant longtemps, pour ces briques comme pour celles en laitier de forge, on s'est borné à d'infructueux essais. Il fallait, en effet, recuire ces produits après les avoir moulés, et ce recuit était l'opération fâcheuse et incertaine par excellence. Mal recuites, les briques en verre se fendaient, s'effritaient et tombaient par écailles sur la tête des progressistes qui en faisaient usage. Aujourd'hui, le tour de main du recuit est trouvé, et le problème est résolu: les dix-sept maisons de verre de Chicago en donneront une preuve magistrale.

En dehors de cette curiosité architecturale, les visiteurs de l'exposition de Chicago pourront contempler, dans la section d'horticulture de l'exposition, des spécimens également curieux et plus gracieux de ce genre de construction.

Ce sont des serres chaudes en briques de verre.

Malgré tout le talent que d'innombrables serruriers apportent actuellement dans la construction des serres, nous ne serions pas étonnés qu'on leur fit, au pays des dollars et ailleurs, quelques infidélités au profit des serres chaudes en brique de verre. Convenablement placées dans un cadre approprié de feuillage, les petites

constructions ainsi édifiées ressemblent positivement à de gros blocs de cristal taillé qu'une main artistique géante aurait déposés là; le soleil y miroite, les irrise et les illumine merveilleusement. Quant aux plantes que l'on élève dans ces petits palais des *Mille et une nuits*, elles paraissent éprouver une satisfaction réelle en se trouvant éclairées uniformément de tous les côtés sans aucun écran gênant qui leur porte ombre; et l'on voit tout ce petit monde fleuri pousser à souhait et faire des grâces au sein de l'atmosphère tiède enclose sous les voûtes de gros cabochons.

MAX DE NANSOUTY.

ANDREMO AL FONDO !

Et jusqu'au fond l'Italie glisse et s'en va. Elle devait, une fois arrachée au joug de l'étranger et à la tyrannie des papes, se mettre à la tête de la civilisation et jouir d'une prospérité inouïe; et voilà qu'après trente ans d'autonomie et d'indépendance, elle se trouve être la première des nations de l'Europe, en effet, mais la première par les délits de sang, la première par les dettes et la première par les impôts. Nous le prouverons par des chiffres.

Grâce à l'esprit chrétien qui survit en Italie, la population y a augmenté de six millions et s'y élève à environ trente millions. Mais la mortalité y est plus grande qu'en France et en Angleterre. D'après le recensement, cent sur cent quatre-vingt-cinq personnes meurent avant l'âge de dix-huit ans. On vante les progrès hygiéniques de l'Italie: pendant que les communes s'épuisent à bâtir des théâtres, à établir des jardins et des parcs publics et à élever des monuments à des héros de toute espèce, il en est trois mille trois cent soixante-seize, peuplées de près de seize millions d'habitants, qui n'ont pas d'eau potable ou qui n'en ont pas une quantité suffisante. Or qui ne sait combien l'eau influe sur la santé publique?

Le professeur Oscar Scalvanti, un libéral aux songes dorés, se demande: "Que donnions-nous, en 1889, à l'ouvrier d'une filature?" et il est obligé de répondre: "Quelques centimes seulement de plus qu'en 1870." Et, après un rapide aperçu sur les salaires, il ajoute: "Les statistiques nous montrent qu'une famille composée de cinq personnes, c'est-à-dire des parents et de trois enfants, pouvait, en 1855, trouver un logement pour cinquante-cinq francs par an: aujourd'hui il en faut cent vingt. Si nous soustrayons de neuf cent francs, gain annuel de la famille, cent vingt francs de loyer et trente francs d'impôt, il ne lui restera que sept cent cinquante francs, ou soixante-deux francs environ par mois, pour se nourrir et se vêtir. Est-il possible de regarder ce salaire comme suffisant?"

D'après Vilfredo Pareto, l'artisan italien paie 28.9 pour cent d'impôt, tandis que l'artisan anglais ne paie que 4.8; et, comme ces impôts portent sur des objets de première nécessité, il en résulte que, privé d'une bonne alimentation, l'ouvrier italien est faible et ne peut rivaliser avec les ouvriers étrangers. Ainsi Bodio établit que, dans une filature, huit ouvriers anglais font plus et mieux en neuf heures et demie que douze ouvriers italiens en douze heures.

Dans une brochure célèbre, publiée en 1845, Massimo d'Azeglio pouvait écrire avec vérité que l'Italie ne

savait pas ce que c'était de mourir de faim. Aujourd'hui elle le sait. Nous n'en citerons comme preuve que l'émigration. Chaque année deux cent cinquante mille Italiens quittent le jardin de l'Europe pour s'en aller gagner ailleurs leur pain quotidien. Beaucoup vendent leurs sueurs aux Français, aux Allemands, aux Grecs, aux Bulgares, aux Tunisiens. Ce sont les plus fortunés, car ils peuvent retourner jouir près de lieux aimés du fruit de leurs travaux. Mais le plus grand nombre passent l'océan et ne rêvent même pas de revenir en leur pays. Pourquoi partent-ils ? Parce qu'ils ne peuvent vivre chez eux : et ils le disent à bouche ouverte ; ne le diraient-ils pas qu'on le devinerait à leur maigreur et à leur dénuement. Cet exode s'élève chaque année à plus de cent mille personnes.

Après l'Angleterre, qui envoie ses émigrants dans ses colonies, l'Italie vient au premier rang parmi les nations européennes.

On avait promis que l'Italie, une fois libre, deviendrait l'entrepôt du monde entier. Sa situation géographique s'y prête. Qu'en est-il ? Son exportation n'a pas augmenté et son importation n'a pas diminué. Sans entrer dans des détails de statistiques, signalons avec Bodio ce fait important, que le commerce international de l'Italie a diminué en 1886 et 1889, pendant que celui de l'Angleterre, de la France et de la Suisse n'a cessé d'augmenter. Comme effet, pendant que la France accroît chaque année sa fortune publique de trois mille millions de francs ; l'Angleterre, de trois mille sept cent cinquante millions ; la Prusse, de deux mille soixante-dix millions, l'Italie ne l'augmente que de six cent cinquante millions, dont trois cent millions sont perdus pour le trésor public.

L'agriculture italienne souffre étrangement de la rupture commerciale avec la France. Un moment, les Italiens prussophiles ont cru que l'Autriche et l'Allemagne, leurs alliées, sauraient compenser les pertes. Que disent-ils maintenant que l'Allemagne a mis un droit de vingt-cinq francs sur chaque hectolitre de vin ? L'agriculture dépérit, parce qu'elle ne rapporte pas assez, parce qu'elle est grevée d'impôts et qu'elle ne peut soutenir la concurrence avec les produits étrangers.

Aussi les fonds se sont-ils écoulés dans un autre canal. Y ont-ils été plus fertiles ? D'après Carlo Bonis, vingt-trois sociétés ont fait perdre en quatre ans six cent neuf millions, et les valeurs italiennes ont subi partout une baisse telle que, selon Bodio, la richesse privée d'Italie a diminué de cinq milliards de 1887 à 1889 : une perte de cinq milliards en deux ans ! Comment s'étonner alors des faillites nombreuses et de la misère dont le peuple souffre et gémit ?

La principale cause de cette misère, ce sont les impôts que l'on extorque des Italiens. "Le mot *citoyen*, écrivait Guido Nobili au roi Humbert, s'est changé en celui de *contribuable*, et la vie quotidienne de tout bon citoyen se répartit entre les trois fonctions de *dénoncer*, *payer* et *appeler*." Chaque Allemand paie, en moyenne, vingt-huit francs par an à l'État ; chaque Autrichien, trente-et-un ; chaque Italien, quarante-quatre, un peu plus que chaque Français, quand cependant sa fortune moyenne est des trois quarts moindre.

Et où va cet argent ? Aux forces militaires et navales de l'Italie et à la construction des chemins de fer ; et

tout cela, pour faire partie de la triple alliance, ou mieux, pour garder Rome. Comme la France doit sourire des bravades italiennes, quand elle ouvre ses registres et y lit un emprunt de deux milliards six cent millions de francs au nom de l'Italie ! Comme la révolution doit se frotter les mains de contentement en voyant son œuvre de destruction si complète ! Pâyez, Italiens ! faites-vous corvéables à merci ! mais soyez libres de cette licence qui tue et ne ressuscite jamais !

VECCHIO.

LES GRANDS SINGES.

(UNIVERSUM, NORTH AMERICAN REVIEW.)

Les sous-officiers et les soldats de l'armée des singes se rencontrent chaque jour parmi nous, mais l'état-major nous est à peu près inconnu. Il n'est pas de village en Europe qui n'ait assisté aux exercices militaires qu'un petit magot habillé en général anglais exécute sur un orgue de Barbarie ; il n'est pas de cirque de province qui n'ait son écuyer quadrumane ; il n'est pas de jardin zoologique de chef-lieu de département où l'on ne trouve une grande cage remplie de guenons, de macaques, de saïous et de babouins dont les grimaces et les gambades sont une distraction pour les personnes de tout âge et font crépiter les éclats de rire des enfants. En revanche, le public ne connaît guère que de nom les ourangs-outangs, les chimpanzés et les gorilles.

Ce n'est pas que l'homme manifeste de l'indifférence pour ces cousins éloignés qui ont préféré la vie dans les bois aux prétendus bienfaits de la civilisation. Bien au contraire, chaque fois qu'un représentant de l'une des trois principales familles de l'aristocratie simienne arrive à Paris, à Londres ou à Berlin, les incidents de son voyage sont racontés dans les journaux. Les menus de ses repas sont enregistrés matin et soir, l'heure de son réveil est notée avec une exactitude rigoureuse, ses procédés envers ses gardiens ou ses compagnons de captivité sont recueillis par les Dangeaux de la zoologie européenne, et des milliers de visiteurs viennent contempler le grand anthropoïde dont le visage s'éclaire de loin en loin d'un reflet humain.

Le dénouement de cette aventure n'est que trop facile à prévoir : au bout de trois mois, le malheureux singe qu'un caprice du hasard a transporté sur les bords de la Seine, de la Sprée ou de la Tamise est emporté par la phthisie.

C'est le destin : les ourangs-outangs, les chimpanzés et les gorilles ne résistent pas aux climats du nord. Quand ils sont capables de se défendre, ils préfèrent la mort à la captivité et on ne peut les prendre vivants que pendant leur première enfance. Transportés en Europe, ils succombent avant d'arriver à l'état adulte, c'est-à-dire à la période de la vie où ils seraient le plus intéressants à étudier. Pour connaître à fond les mœurs, le caractère de ces animaux, il faudrait se rendre dans leur patrie. Sans doute les projets de M. Richard Garner n'étaient pas faciles à mettre en pratique, mais ils auraient peut-être mérité quelques encouragements.

UN ARSENAL DE LINGUISTIQUE.

Il ne suffisait pas à la gloire du savant professeur d'avoir découvert quatre ou cinq mots du dialecte en usage parmi les petits singes de l'espèce des capucins : son rêve était de se transporter dans les forêts de l'Afri-

que, afin d'apprendre sur place la langue des anthropoïdes.

L'intrépide explorateur a exposé son plan de campagne dans un intéressant article qui a été publié par la *North American Review*.

Avant de se mettre en route, M. Garner aura soin de se munir d'une grande cage à barreaux d'acier. Ce n'est pas aux chimpanzés et aux gorilles qu'il destine cet instrument de supplice tombé en désuétude depuis le temps du cardinal La Balue, c'est à lui-même. Il a l'intention de s'enfermer chaque soir dans cette forteresse inexpugnable et portable. Il aura sous la main un appareil photographique perfectionné, une pile électrique d'une puissance formidable, une carabine, un revolver, des flèches trempées dans l'acide prussique ; et si les bêtes sauvages, les singes ou les nègres l'assiègent de trop près, il répandra sur les assaillants des torrents d'ammoniaque qui les feront éternuer à outrance et des vapeurs de chloroforme qui les endormiront peut-être pour toujours. Ajoutons enfin que, dans cet arsenal scientifique et guerrier, la place d'honneur sera occupée par le téléphone.

Deux fils de deux ou trois mille mètres de longueur, dissimulés avec soin sous les herbes, mettront le savant explorateur en communication avec des plaques téléphoniques cachées dans de petits cornets d'étain peint en vert qui seront à moitié enfouis sous une touffe de gazon. A très peu de distance se trouvera, comme par hasard, un petit miroir qui attirera l'attention de l'anthropoïde. Il ne manquera pas de s'en emparer et de pousser des exclamations en faisant des grimaces ; puis il appellera ses compagnons, qui échangeront leurs réflexions sur cette étrange découverte. Chacune des paroles prononcées dans ces conciliabules simiens sera recueillie par le téléphone et, grâce à cette ingénieuse méthode, les confidences murmurées au pied des grands arbres de l'Afrique occidentale n'auront bientôt plus de secrets pour l'éminent professeur.

Malheureusement, il n'est pas bien sûr que les singes de haute taille se laissent prendre au miroir comme de simples alouettes et, en attendant que M. Garner publie son dictionnaire anglais-gorillien, nous devons nous contenter des renseignements que M. Ludwig Staby vient de publier sur les anthropoïdes dans l'*Universum*.

L'ORANG-OUTANG.

L'orang-outang est, de tous les anthropoïdes, celui qui mérite le moins cette qualification. Il faut être un disciple effréné de Darwin pour reconnaître ce monstre comme un petit cousin de l'homme. C'est l'animal le plus laid de la création.

Avec son front velu, ses naseaux aplatis, sa mâchoire inférieure armée de deux crocs formidables, il ressemble bien plus à une bête de proie qu'à un spécimen préhistorique de l'espèce humaine. Il a de la peine à se tenir debout et, quand il marche à quatre pattes, son allure est embarrassée et disgracieuse.

En le voyant s'avancer avec une gaucherie qu'on est surpris de rencontrer chez un des principaux chefs de la grande famille des singes, on reconnaît du premier coup que sur la terre ferme il n'est pas dans son élément naturel.

Il est né pour vivre sur les arbres ; grâce à ses bras qui sont d'une longueur démesurée, il est sans rival dans l'art d'exécuter des exercices de gymnastique. Il saute de branche en branche avec une agilité surpre-

nante et, d'un bond, passe d'un arbre à l'autre sans avoir besoin de toucher le sol.

Il ne descend presque jamais à terre. C'est au sommet des cocotiers qu'il va chercher sa nourriture et c'est à mi-hauteur du tronc qu'il dort, sur un lit fait de branches entre-croisées.

Sa laideur lui a valu une réputation de méchanceté qu'il ne mérite pas. Lorsque, pressé par la soif, il abandonne son domicile aérien pour découvrir un filet d'eau potable dans le ruisseau le plus rapproché, il se comporte de la façon la plus correcte à l'égard des hommes qu'il rencontre sur son passage.

Tout en s'abstenant de prendre l'initiative d'une agression, il montre par son attitude qu'il est prêt à accepter le combat. Au lieu de s'enfuir en toute hâte comme un chimpanzé timide, il s'éloigne avec une extrême lenteur et se retourne de temps en temps du côté de l'ennemi, comme pour lui dire que la plus légère provocation de sa part sera relevée et punie sans quartier. Il est à regretter que ces scènes n'aient pas été recueillies par le téléphone de M. Garner ; malheureusement, l'appareil ingénieux dont le professeur américain se sert pour apprendre la langue des singes est inconnu des indigènes de l'île de Bornéo.

Parvenu à l'état adulte, le vaillant anthropoïde qui tient tête à l'homme et aux grands carnassiers résisterait jusqu'à la mort plutôt que de se laisser réduire en captivité ; mais quand il est fait prisonnier pendant sa première enfance, il se distingue par une extrême douceur de caractère. Il s'attache à ses gardiens et leur témoigne de mille façons sa reconnaissance. Son éducation se fait comme par enchantement ; en très peu de jours il apprend à se servir d'un gobelet, d'un couteau et d'une fourchette. Loin de manifester, comme le chien, une vive répugnance pour les exercices qui lui sont enseignés, il se comporte comme un écolier plein de bon vouloir et de docilité.

Malheureusement, jamais un rayon de gaieté ne pénètre dans la cage de ce prisonnier. L'orang-outang est un singe triste. Les gambades, les contorsions, les tours de passe-passe qui font les délices de ses petits-cousins, les sajours, les macaques, les cynocéphales, et que ses proches parents, les chimpanzés et les gorilles, sont loin de dédaigner, lui sont à peu près inconnus. Quand il lui arrive, par hasard, de faire une grimace, son visage prend une expression lugubre. Ce quadrumane mélancolique apparaît au milieu des innombrables tribus de la race simienne comme un paradoxe vivant.

Est-ce la phthisie qui le ronge ? N'est-ce pas plutôt le mal du pays qui conduit en peu de mois dans la tombe cet exilé incapable de vivre loin des cocotiers de l'île de Bornéo ?

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

UN PETIT MÉNAGE DE CHIMPANZÉS.

Une petite chimpanzée vivait heureuse dans le jardin zoologique de Stuttgart. Elle était l'enfant gâtée du public et des gardiens : enjouée, capricieuse, indocile, entêtée, mais incapable d'un acte de méchanceté, même au plus fort de ses grandes colères. Sans avoir besoin d'attendre que le professeur Garner ait publié son *Dictionnaire universel de la langue des singes*, elle savait se faire comprendre et se faire obéir. Il n'y avait qu'une voix dans la capitale du Wurtemberg pour admirer sa gentillesse et son intelligence.

Un matin, en se réveillant, elle aperçut une caisse

dans sa cage. C'était une surprise que le directeur de l'établissement avait voulu lui ménager pendant son sommeil.

La jeune chimpanzée s'approche avec précaution, et quel n'est pas son étonnement en voyant sortir d'une enveloppe de ouate un petit chimpanzé du sexe masculin ! Les deux singes se regardent et se précipitent dans les bras l'un de l'autre. L'étiquette en usage dans le monde simien n'exige pas des présentations en règle et la glace est vite rompue.

Après avoir échangé avec son nouveau compagnon des accolades réitérées, la chimpanzée lui fit les honneurs de sa cage et l'invita à s'asseoir sur une couverture qu'elle avait eu soin d'étendre sur le sol. Puis elle se permit de lui faire quelques innocentes agaceries que le jeune mâle n'osa pas payer aussitôt de la même monnaie, mais qu'il accueillit avec une vive satisfaction. Parmi les anthropoïdes, aussi bien que chez les hommes, les petites filles sont, pendant la première période de la vie, moins timides et plus entreprenantes que les petits garçons.

Les deux jeunes chimpanzés ont vécu en très bonne intelligence. Quand ils prenaient leur repas, ils plongeaient chacun à leur tour leur cuiller dans la gamelle commune, et jamais la plus légère contestation ne s'est élevée entre eux sur le chapitre de la nourriture. Seulement, quand le gardien versait à boire au mâle, la femelle escamotait le gobelet et le vidait en un clin d'œil, au risque de faire mourir de soif son infortuné compagnon qui, du reste, se prêtait complaisamment à cette mauvaise plaisanterie.

La mort a mis fin à cette idylle, les chimpanzés d'Afrique n'ont pas pu s'acclimater dans la capitale du Wurtemberg.

LES AVENTURES D'UN GORILLE.

Un roïtelet nègre de l'Afrique occidentale s'était emparé d'un petit gorille. Cette capture avait fait du bruit dans la vallée du Congo. Autant les chimpanzés sont nombreux dans le continent noir et peuvent être attaqués sans trop de danger, car ils s'enfuient à l'approche de l'homme, autant les gorilles sont rares et redoutables. Ces tambours-majors du régiment des singes ont deux mètres de haut et inspirent une profonde terreur aux indigènes. Leur férocité a été un peu exagérée par les récits de certains voyageurs; mais s'ils ne prennent pas volontiers l'offensive, il est difficile de les faire reculer. Ils se redressent de toute leur hauteur, se tiennent debout comme des hommes et sont terribles dans le combat.

Un chasseur d'ivoire acheta le jeune gorille au potentat africain et le revendit à un marin anglais qui le transporta à Liverpool. Il devint la propriété d'un naturaliste, M. Carpenter, qui s'empressa de le céder au directeur de l'Aquarium de Berlin moyennant une somme de douze mille francs. Les deux savants qui avaient conclu le marché avaient, l'un et l'autre, cru de très bonne foi que l'animal dont le prix atteignait un chiffre aussi élevé appartenait au sexe féminin. C'était une erreur; au bout de quelques jours, les gardiens se sont aperçus que la prétendue gorille était bel et bien un mâle. Cette singulière méprise aurait pu fournir matière à un procès intéressant, mais les parties se sont abstenues de plaider.

C'est le quatrième gorille qui est transporté à Berlin. Comme ses devanciers, il se montre très intelligent, très enjoué, très affectueux envers les personnes qui le soi-

gnent, et il aime les enfants, chose rare parmi les singes.

Son devancier immédiat menait une existence humaine. Il se réveillait à huit heures du matin et prenait une tasse de lait. A neuf heures, il était debout et se prêtait de bonne grâce aux détails d'une toilette consciencieuse, sans que l'usage du savon lui inspirât cette répugnance dont ne peuvent se défendre certains hommes civilisés. A son premier déjeuner, il mangeait deux petits pains de Vienne, des saucisses de Francfort ou de la viande fumée de Hambourg, du fromage, le tout arrosé d'un verre de bière blanche. A une heure, on lui apportait un bol de bouillon, des carottes, du riz ou des pommes de terre cuites avec de la viande et une aile de poulet. Quand il se sentait observé, il se servait correctement de sa fourchette et de son couteau; mais quand l'attention de ses gardiens se relâchait, il ne dédaignait pas de donner un coup de langue dans son assiette. Le soir, pour ne pas fatiguer son estomac, il se contentait de fruits, de quelques tartines de beurre et d'une tasse de thé ou de lait.

Après avoir pris connaissance de ces menus, on s'explique la fin prématurée de ce pauvre gorille. Le malheureux anthropoïde n'a pu résister à un régime aussi substantiel.

G. LABADIE-LAGRAVE.

M. DE LAMARTINE ET MARIE-ANTOINETTE.

M. de Lamartine réclame contre les justes reproches que lui fait l'*Assemblée nationale* à propos du jugement qu'il a porté sur la reine Marie-Antoinette dans l'*Histoire des Girondins*. Cette réclamation est un nouvel outrage. La voici; nous soulignons les mots qui exigeront de notre part quelques observations:

« Monsieur le rédacteur,

« Je lis dans l'*Assemblée nationale* un article où je suis accusé d'avoir calomnié et flétri la reine Marie-Antoinette dans l'*Histoire des Girondins*. Soyez assez bon, monsieur, pour insérer la page de cette histoire dans laquelle se résume mon jugement sur cette infortunée princesse. *L'histoire ne me permet pas de flatter ce portrait; la pitié ne me permettra jamais de flétrir.* Je n'ai ni flatter ni flétri; j'ai peint, et j'ai peint avec des couleurs toujours adoucies par le respect et souvent détrempees par des larmes. Le volume qui contient la captivité et la mort de la reine vous en convaincra.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« LAMARTINE. »

Voici maintenant le portrait où M. de Lamartine prétend non seulement avoir été juste, mais encore avoir été clément,—portrait que sa pitié lui a permis d'adoucir, quoique l'histoire lui défendît de le flatter:

« Ainsi mourut cette reine, légère dans la prospérité, sublime dans l'infortune, intrépide sur l'échafaud: idole de cour mutilée par le peuple; longtemps l'amour, puis l'aveugle conseil de la royauté, puis l'ennemie personnelle de la révolution. Cette révolution, la reine ne sut ni la prévoir, ni la comprendre, ni l'accepter: elle ne sut que l'irriter et la craindre. Elle se réfugia dans une cour, au lieu de se précipiter dans le sein du peuple; le peuple lui voua injustement toute la haine dont il poursuivait l'ancien régime. Il appela de son nom tous les scandales et toutes les trahisons des cours. Toute-puissante, par sa beauté et son esprit, sur son mari, elle l'enveloppa de sa impopularité et l'entraîna par son amour à sa perte. Sa politique vacillante, suivant les impressions du moment, tour à tour timide comme la défaite, téméraire comme le succès, ne sut ni

reculer ni avancer à propos et finit par se convertir en intrigues avec l'émigration et avec l'étranger. Favorite charmante et dangereuse d'une monarchie vieillie plutôt que reine d'une monarchie nouvelle, elle n'eut ni le prestige de l'ancienne royauté, ni le prestige du nouveau règne : la popularité. Elle ne sut que charmer, égayer et mourir. Le peu de solidité de son esprit l'excuse, l'enivrement de sa jeunesse et de sa beauté l'innocente, la grandeur de son courage l'ennoblit. On ne peut la juger sur un échafaud ; ou plutôt la plaindre, c'est la juger. Elle est du nombre de ces mémoires qui désarment la sévérité politique de l'historien, qu'on évoque avec pitié, et qu'on ne juge, comme on doit juger les femmes, qu'avec des larmes."

(*Histoire des Girondins*, tome VI.)

Si M. de Lamartine n'avait écrit sur Marie-Antoinette que ces quelques lignes en beau style, la sévérité de l'Assemblée nationale pourrait sembler outrée. Il n'y aurait rien à dire, sinon que l'historien, qui vient de raconter le supplice de la reine et qui est encore au pied de la guillotine, choisit fort mal son moment pour gazouiller ces antithèses relevées d'une pointe de madrigal. Reprocher à la reine Marie-Antoinette de n'avoir su ni prévoir, ni comprendre, ni accepter la révolution, de n'avoir pas su se précipiter dans le sein du peuple, c'est écrire ce qu'il faut pour que le lecteur de bon sens hausse les épaules et tourne le feuillet. Donner à cette victime auguste, pour toute excuse le peu de solidité de son esprit, pour toute innocence l'enivrement de sa jeunesse et de sa beauté, pour toute noblesse la grandeur de son courage, c'est déjà moins honnête. Toutefois ce n'est encore là qu'une opinion de l'illustre écrivain, et pas précisément une injure.

Mais M. de Lamartine ne s'est pas contenté d'aventurer dans son livre toutes sortes d'opinions, il prétend y déposer des témoignages. C'est là-dessus qu'on l'accuse trop justement. Peut-être a-t-il oublié ces lignes coupables ; puisqu'il proteste de son innocence, il nous oblige à lui rappeler, entre autres prétendus témoignages, celui-ci :

"Belle, jeune, adorée, si son cœur ne resta pas insensible, ses sentiments mystérieux, innocents peut-être, n'éclatèrent jamais en scandales. L'histoire a sa pudeur ; nous ne la violerons pas."

Si ces indignes paroles ne sont pas une flétrissure, comment s'y prend-on pour souiller la renommée d'une reine ? Faut-il absolument agir à la façon de M. Hugo, lequel, pour sa petite part, en a déshonoré deux, Marie Tudor et Marie de Neubourg, nous montrant l'une aux bras d'un aventurier, l'autre aux bras d'un laquais ?

M. de Lamartine n'est point grossier, personne ne l'en accuse ; mais avec toute sa délicatesse, il arrive au même résultat que M. Hugo, ou que M. Michelet, qui fait l'emporté et qui est cynique.

Quoi ! Marie-Antoinette avait dans le cœur des sentiments mystérieux, innocents peut-être, et que vous n'approfondirez pas pour ne point violer la pudeur de l'histoire ! Puis, plus loin, vous dites que la faiblesse de son esprit l'excuse, que l'enivrement de sa beauté l'innocente ! L'innocente de quoi ? de quel crime ? Et si l'on vous pousse, si quelque cœur se révolte à la vue de cette encre qui vient encore, après soixante ans, couler sur le corps des martyrs traînés dans la boue, vous alléguez l'histoire qui ne vous permettait pas de flatter, la pitié qui ne vous permet pas de flétrir ! Vous parlez de vos couleurs adoucies par le respect, détrempées par vos larmes !... Marie-Antoinette n'a besoin ni de votre pitié ni de vos adoucissements. L'histoire ne vous

demandait, comme à tous les Français qui parleront de ce meurtre, qu'un vœu d'expiation envers la victime, qu'un cri d'horreur contre les bourreaux.

Vous avez calomnié et flétri cette femme, cette reine, cette chrétienne, cette martyre !

Lorsqu'elle sortit de sa prison, sur la charrette où la firent monter les scélérats qui venaient de lui insulter du haut de leur tribunal infâme ; lorsqu'elle traversa cette foule qui ne la mit pas en pièces pour faire durer plus longtemps le supplice ; lorsque ce peuple, dans le sein duquel elle avait eu, suivant vous, le tort de ne point se précipiter, la laissait outrager par des filles publiques ; lorsque tout ce qui était là riait des secousses que lui donnait le mouvement de la charrette cahotant sur les pavés ; et lorsque, enfin, vous le dites vous-même, "ces yeux, ces voix, ces gestes du peuple, la submergeaient d'humiliations, on voyait son noble visage passer continuellement du pourpre à la pâleur et révéler les bouillonnements et les reflux de son sang, elle se mordait par moments la lèvre inférieure, comme quelqu'un qui comprime le cri d'une souffrance aiguë." Ce fut la première scène de son agonie ; elle dura jusqu'à ce que le cortège eût pénétré dans un quartier moins sauvage, dans une région où la population gardait une attitude plus décente.

Mais si alors, parmi ces spectateurs pacifiques, au milieu de ce silence, un homme célèbre, un gentilhomme, un de ceux qui s'étaient refusés à l'œuvre matérielle des bourreaux, si un pareil personnage, s'avancant les yeux pleins de larmes, avait dit ce que la pitié, le respect et les larmes de M. de Lamartine ne l'ont pas empêché d'écrire, la sainte victime, devinant les injustices de la postérité et se sentant plus insultée qu'au tribunal de Fouquier-Tinville, aurait laissé échapper les sanglots que les misérables clameurs de la multitude ne purent lui arracher ; elle serait morte en demandant à Dieu pourquoi son supplice ne devait pas finir avec sa vie !

Et, plus tard, dans l'avenir peut-être prochain que ces histoires impies nous annoncent et préparent, lorsque quelque dramaturge de cette école qui assassine l'honneur des reines osera présenter Marie-Antoinette à la curiosité d'un parterre déjà façonné au sacrilège, le livre de M. de Lamartine sera là, figuré par quelque spectateur sensible et inepte qui pleurera sur les amours de la reine. Pauvre femme ! Éternelle victime, tombée des mains des bourreaux aux mains des poètes ! Après lui avoir contesté ses vertus, pour la réhabiliter on lui supposera des crimes ; et c'est aux fautes qu'elle n'a point commises qu'elle devra une sympathie refusée à ses infortunes.

Nous croyons que M. de Lamartine ne sait pas encore et ne saura jamais quelle mauvaise action il a faite en écrivant l'*Histoire des Girondins*. S'il en avait seulement quelque soupçon, il couvrirait d'un silence éternel ces pages malheureuses. Même sous le rapport du talent, il n'en aura pas l'honneur qu'il espère. On les détestera pour les idées qui en découlent ; au point de vue historique, on en rira ; et quel que soit le jugement auquel l'avenir s'arrête sur sa personne déjà bien diminuée et destinée à décroître encore, elles chargeront sa mémoire d'un poids terrible. On y verra les deux témoignages les plus accablants qu'un homme puisse donner contre lui-même : un esprit qui ne fait pas le discernement du bien et du mal, un cœur que trouble et séduit le triomphe de l'iniquité.

M. de Lamartine peut relire et nous citer encore son

livre ; s'il y trouve une page qui lui paraisse infirmer le jugement que nous portons, nous lui montrerons de l'autre côté du feuillet des paroles qui le confirment, et ces paroles sont le sens général de tout l'ouvrage. Dans la peinture d'une époque "où l'on ne vit rien de grand que le courage des victimes, rien d'auguste que l'échafaud," M. de Lamartine a eu le malheur de trouver une autre grandeur, celle du crime, et c'est la seule qu'il admire. Sans doute, il a des larmes pour les victimes. Eh ! mon Dieu ! des larmes, M. de Lamartine en a inondé la terre ! Mais ce n'est pas en répandant des larmes qu'on se justifie d'admirer ceux qui répandent le sang.

LOUIS VEUILLOT.

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

17 avril.

Rien de laid comme le dégel ; et s'il ne faisait présenter les beaux jours, il serait insupportable. De tous côtés coulent des ruisseaux d'une eau qui n'est pas cristalline, hélas ! Et ces petits torrents envahissent et inondent toutes les rues. Les chemins conservent une forte couche de glace terné sous l'eau sale. Aussi il faut voir nos élégantes traverser les rues ; c'est un véritable voyage périlleux. Elles y pensent à deux fois, puis elles posent délicatement le pied ; s'il enfonce, elles le retirent précipitamment avant de tremper leurs jolies bottes anglaises ; elles cherchent ailleurs, du bout de leur canne, un appui moins mouvant ; on les voit parfois stationner un moment sur un îlot que la marée baissante a oublié de laver en se retirant, éclaboussées par des chevaux sans pitié et quelquefois effleurées par une roue boueuse sans égards. Mais tout plutôt que de glisser dans ces marais brunâtres, n'est-ce pas ?

Les brouillards et la pluie font peur aux jolies toilettes ; elles restent soigneusement enveloppées dans leurs cartons. Ce que nous avons vu en fait de chapeaux, cependant, fait prévoir un printemps élégant.

Il y en a de toutes sortes, et à ceux qui demandent ce que l'on porte cette année, on répond : tout, et tous les genres. Des fleurs ! Des violettes, des mugnets, des myosotis, des roses, des pivoines, des iris, des jacinthes, des églantines, des narcisses, des boutons d'or, etc., etc.. Des plumes en aigrettes prince de Galles, en touffes, en panaches, de la guipure, des rubans écossais grande largeur ou changeants très étroits, des pailles solides et tourmentées ou des pailles dentelles ondulantes. Les tout petits chapeaux faits d'un nœud et d'un piquet de fleurs, ou les très grands, ornés de mille manières. Il y en a de bien prétentieux, qui abritent des pensées plus prétentieuses encore. — "Ce n'est pas Mme Une Telle qui peut se coiffer ainsi ; et la petite B..., serait-elle assez ridicule dans ce chapeau ? Mais moi, je ne sais vraiment pas pourquoi, tout ce que je porte, on l'admire !" Hélas ! pourquoi on vous admire ? Nous le comprenons moins que vous, pauvre tête sans cervelle, dont la seule intelligence consiste à avoir un papa très riche.

Mais voilà une merveille d'élégance, une beauté de petite capote. Sur quelle tête, miséricorde ! Une de ces promeneuses dont la démarche rappelle le balancier d'un bateau ; elle penche en avant, puis en arrière, si violemment et d'une manière si saccadée, que le petit jardin perché sur ses cheveux se déplace, s'incline, et menace de sombrer à chaque coup de tangage.

O modiste ! Pourquoi l'avoir vendu de la sor-

te, sans pitié pour sa grâce et sa légèreté adrienne ? Il fallait le garder au comptoir. Là il était admiré et caressé des yeux. Mieux eût valu pour lui ne jamais voir la lumière que d'y paraître ainsi !

Il y a encore les chapeaux *dévoués*. Ceux dont la forme ne compte plus les années, qui sont trop grands, trop lourds ou trop peu garnis, et qui font sourire les passants. Elle le sait bien, la jeune femme qui traverse la rue dans cette coiffure ; elle devine qu'elle est moins jolie, la tête couverte ainsi, que ses beaux cheveux sont absolument cachés. Mais qu'importe ? L'argent est rare au logis, et mieux valent les roses des joues de trois marmots chéris que les fines fleurs d'un chapeau plus élégant !

Enfin, il y a le chapeau de bon goût, porté par la femme de goût aussi ; choisi selon son âge, sa position et sa situation de fortune. Celui-là est toujours joli, quels que soient sa couleur ou ses ornements. Il couronne une tête intelligente, et les yeux bons et bienveillants qu'il abrite en rehaussent l'éclat. Quel encadrement charmant ces plumes et ces fleurs font à cette physiologie distinguée !

Ce genre de chapeau a des chances de durée, car les faubourgs et les campagnes l'ignoreront encore longtemps !

N'oublions pas que c'est aujourd'hui à quatre heures qu'a lieu la première réunion des dames qui font partie du *Golf club*.

A quelle tempête faut-il encore s'attendre ? Elle ne s'est pas terminée d'une manière trop pacifique, notre saison de *golf*.

Comment se fait-il donc que les femmes — de doux agneaux dans leur intérieur — deviennent si féroces réunies en comité ? Ah ! C'est que chez elles elles sont généralement reines et maîtresses, ou, du moins, elles se flattent de l'être. Mais dans un club, c'est bien différent ; il faut une présidente et, par conséquent, que les neuf dixièmes des membres sacrifient leurs prétentions à une supériorité qu'ils ne veulent pas admettre.

En général, les hommes veulent l'égalité. L'égalité, hélas ! a-t-elle jamais existé, chez les femmes surtout ? Telle qui a la fortune a-t-elle l'intelligence ? Et cette autre, qui a une position élevée, n'a souvent pas de beauté. L'égalité, dans un temps où chacun travaille pour arriver et dominer, est un mot absolument démodé.

Si seulement on avait voulu procéder à l'élection des officiers du *Golf club* par droit d'aïnesse, on n'aurait certainement pas rencontré tant d'opposition. Le titre de simple soldat serait fort recherché alors !

Voici ce qui est arrivé l'an dernier. Mme Colin Sewell, qui est, pour ainsi dire, l'instigatrice du club, a été élue présidente à l'unanimité ; elle s'est donnée un mal infini pour plaire à chacun, et pendant presque trois mois elle y est presque arrivée. Ce succès prouve assez combien elle a déployé de zèle et d'habileté. Eh bien ! à la suite de tous ces efforts, une révolution est survenue pour détrôner Mme Sewell. Pourquoi ? Est-ce jalousie, préjugés, petites vengeances ? Nous ne le croyons pas. C'est tout simplement un besoin de *nouveau* ; nous sommes ainsi faites que nous ne trouvons plus très bon ce à quoi nous sommes habituées ; et il vient un moment où les délicatesses les plus exquis perdent de leur saveur.

Il fallait donc changer. Mme Sewell avait été soigneuse, polie, empressée. On était las de ce système ; on voulait autre chose. Mais où s'adresser ? Car nous étions toutes douces, polies et aimables ! Cependant,

après des dévouements et des abnégations sans nombre, on est arrivé à se fixer sur six candidates. C'est fort peu, si vous réfléchissez que nous sommes cinquante femmes dans le club et que nous croyons toutes avoir des droits à la présidence. Qui sortira victorieuse du scrutin secret ? Voilà où le point d'interrogation se pose. Nous ne serions pas étonnées d'entendre parler dans quelques jours de contestation d'élection pour corruption.

Les rêves du pouvoir peuvent conduire si loin !

Enfin, quoi qu'il arrive, nous serons satisfaites et nous espérons qu'on abandonnera désormais à chaque saison ces idées de bouleversements et ces rêves de changements qui ne changent rien, en somme. Car, d'après les noms mentionnés pour les hautes fonctions de présidente, si nous ne retournons pas à Mme Sewell, nous élisons une autre femme, qui a, paraît-il, aussi le génie des finances ; ajoutez qu'elle est pleine de charmes et d'esprit. Elle a surtout celui de rire de la mesquinerie de l'esprit des autres, ce qui sera une vertu dans sa nouvelle position.

Il nous tarde de reprendre nos *golf stiks*, d'aller courir les *cove fields*, tantôt sur une colline dominant le fleuve bleu, au pied d'un vieux fort impassible à travers l'exubérance de notre jeunesse, de faire voler notre balle au-dessus des petits marais et des ruisseaux, de la poursuivre pendant des heures entières dans les replis du terrain, de la pousser, de la retenir, de la diriger, d'en calculer la course, de lui éviter les aspérités qui la séparent du but, de la frapper, de la faire bondir, de lui faire franchir l'espace, de s'attacher à elle et de se sentir libres, saturées de lumière et de mouvement !

Comme tout cela est bon ! Et quand donc notre excellent ami, le soleil, nous apportera-t-il le vrai printemps ?

Le général Herbert est attendu ici cette semaine. On parle de plusieurs dîners et soupers qui seraient donnés pour lui dans les cercles militaires.

Le corps de cavalerie a rarement été aussi bien composé qu'il l'est en ce moment. Les officiers sont tous des hommes du monde élégant, les soldats ont une tenue superbe, et la seule femme d'officier qui habite les quartiers de la rue Saint-Louis est déjà connue par son hospitalité charmante et sa bienveillante simplicité.

Nous commençons à espérer que la rumeur touchant le déplacement de nos galants cavaliers n'est qu'un canard qui n'a déjà plus d'ailes.

PAULE.

CARNET D'UN MONDAIN.

Le concert qui a eu lieu à l'*Association Hall* jeudi dernier a été remarquable de tous points. L'orchestre symphonique a très bien interprété le *Grand septuor* de Beethoven et nous devons des félicitations à M. Goulet pour avoir organisé un aussi bon orchestre.

M. R. Bourdon a bien chanté les *Stances* de Fléchier ; sa voix bien timbrée donne parfaitement la note bien posée dans le médium ; elle demanderait un peu d'étude pour les notes supérieures.

Mme de Sola nous a fait entendre une mélodie composée par M. Goulet. La musique, d'un caractère sentimental, a été rendue avec un talent et un bon goût dont nous n'avons plus à faire l'éloge.

Si oiseau j'étais a été bien rendu par Mmes Elmenhorst et Turner, jouant sur deux pianos ; personne

n'ignore combien est difficile cette interprétation, difficulté que ces dames ont su parfaitement vaincre.

Mme Lamontagne et M. Bourdon ont chanté d'une façon exquise le duo d'HAMLET : *Doute de la lumière*. La jolie voix de Mme Lamontagne était en pleine valeur dans ce morceau. Elle était parfaitement secondée par M. Bourdon, et ils ont produit une excellente impression sur l'auditoire, qui ne leur a pas ménagé les applaudissements.

M. J. J. Goulet, bénéficiaire du concert, nous a fait entendre plusieurs morceaux qu'il a joués avec beaucoup de goût. Il nous a particulièrement fait plaisir dans l'*Alla Zingaresca* de Schetschulin et la fantaisie de FAUST de *Sarasate*. Son talent le place au premier rang et nous serons toujours les premiers à l'encourager.

Cette semaine, lundi, mardi et mercredi, les *Minstrels* de Gorman se feront entendre au *Queen's*. On en dit le plus grand bien. Les amateurs de musique originale auront satisfaction en allant les entendre.

A l'Académie, par exception, nous aurons une bonne semaine. Mme Mapleson se fera entendre, lundi et mardi, dans le dernier acte de *Faust* ; Mlle Marlowe donnera, avec sa compagnie, *Roméo et Juliette*. Ces deux titres sont plus que suffisants pour attirer les vrais amateurs de théâtre et nous les engageons à profiter de ce régal.

L'Académie sortirait-elle enfin des sentiers vulgaires dans lesquels elle nous traîne depuis quelque temps ?

UN MONDAIN.

J'ai, pour savoir comment on aime,
Passé bien des nuits sans dormir ;
Et le secret de ce problème,
J'ai fini par le découvrir.

C'est que la beauté qu'on adore
N'est pas celle qu'on a déjà,
Mais celle qu'on n'a pas encore
Et qu'on n'aime plus dès qu'on l'a.

EDOUARD PAILLÉRON.

En police correctionnelle :

Le président. — Il me semble que je vous reconnais... Vous avez déjà passé devant moi ?

Le prévenu. — Plusieurs fois, mon président... Mais comme vous avez engraisé !... Madame va bien ?

Sur un boulevard, à Paris, le peintre J... traîne son chien qui ne veut pas avancer.

Du ton le plus engageant, l'artiste désigne au caniche deux chiennes arrêtées sur le trottoir :

— De la tenue, Noïrot ! Les dames te regardent !

Lili a des caprices, surtout à table. Par exemple, elle manifeste à l'égard du veau une aversion toute particulière.

— Tu vas en manger, lui disait sa mère l'autre soir, autrement j'appelle l'ogre.

— C'est ça, n'aman, appelle-le... il le mangera, lui !

La valse :

A vingt ans, on s'enlace.

A quarante, on s'en lasse.

L'OPINION PUBLIQUE.

LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTINS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTINS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-similé d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

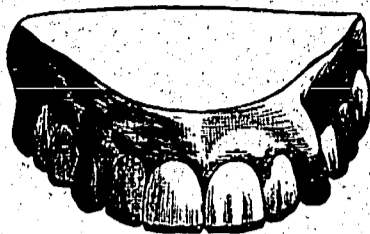
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez: LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROSSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10
PROCHAIN TIRAGE
Mardi, le 25 Avril 1893.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 lot valant.....	\$ 1.000 00	\$ 1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant.....	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

LOTS APPROXIMATIFS

100 lots valant.....	\$ 2 50	\$ 250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

2834 lots valant \$ 5.298 00

11 BILLETS POUR \$1.00

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms de gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. BOITE 987.

ED. C. LALONDE, gérant.

On demande des agents.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quant vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

LE SEUL JOURNAL INDEPENDANT
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successeur d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPÉCIALITÉ.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillant," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
Do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."

ACCIDENTS: "Norwich and London."

VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.